

Patrimoine du Pays de Forcalquier

Bulletin N°9

Prix : 3 Euros

Novembre 2006

Sommaire :

10 ans : la reconnaissance

Jeanine Bourvéau

Olbia de Provence

Hubert Latil

Le sauvetage de l'église Saint-Martin

Jean-Marie Léouffre

Les musées du Pays de Forcalquier

Jeanine Bourvéau

La mine de Sigonce

Emile Portigliatti

Sigonce: parentés étymologiques

J. Q.-A.

Propos de céramiques (suite)

Jeanine Bourvéau

La distillerie Augier :

Un patrimoine à conserver



La grogne de la présidente

La relecture du Livre d'Eugène Carrias, *Autour de Verdun avec le 164e RI*, que nous avons édité, m'a permis de relever sa profession de foi qui trouve en moi un profond écho, à propos de notre patrimoine. Il dit à propos de sa vie et de celle de ses compagnons pendant la Grande Guerre :

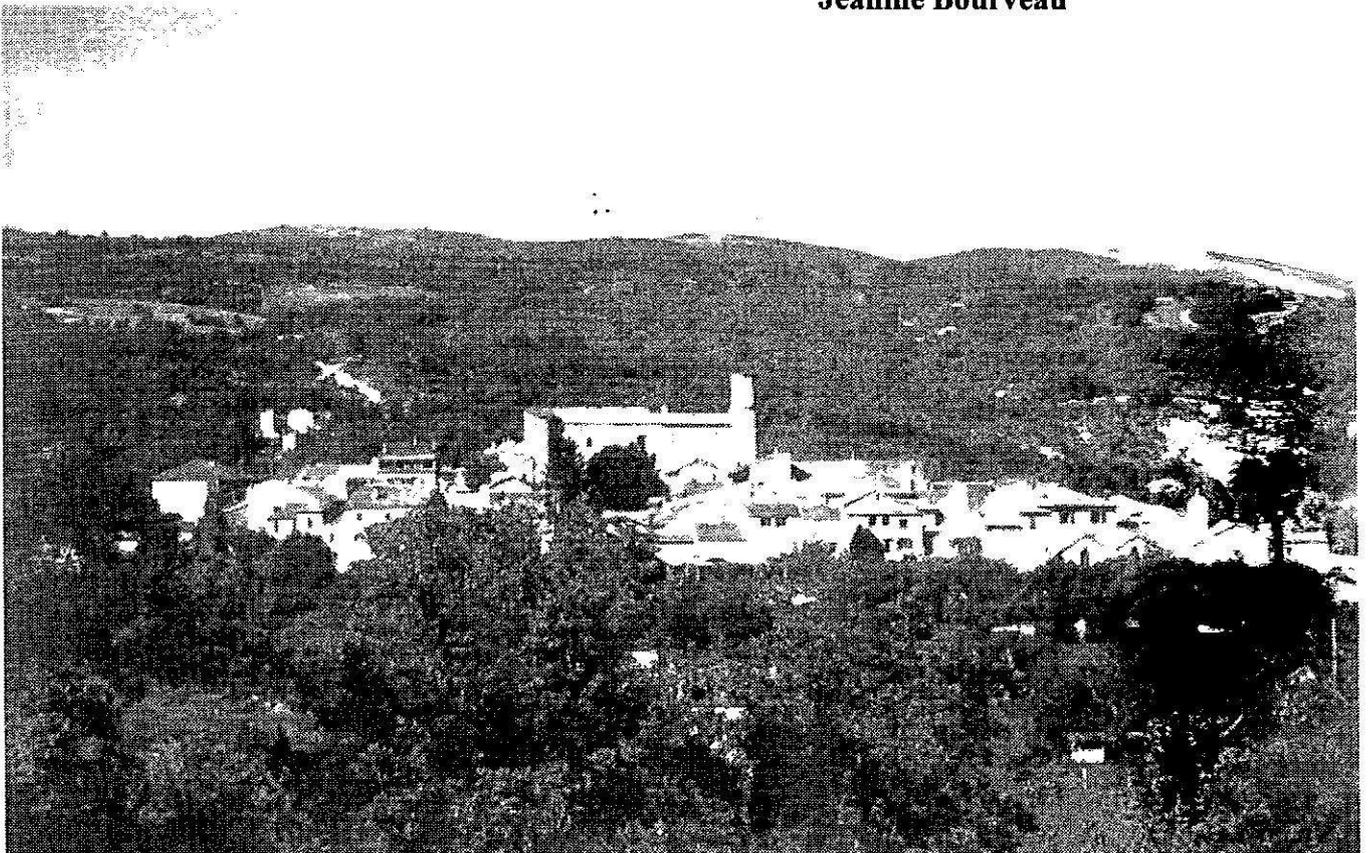
"La flamme d'indomptable indépendance qui brillait en nous et dont l'éclat ne fut jamais terni nous venait de nos pères et nous avait été transmise, sans apparat, dans la vie de chaque jour sous le même toit, dans les mêmes villages, les mêmes villes et les mêmes écoles sous le même ciel, en parlant la même langue, en vénérant les mêmes souvenirs, en travaillant dans des buts communs, en défendant des intérêts identiques. Insensiblement, sans nous en douter nous étions devenus les dépositaires d'un bien spirituel dont nous voulions être privés à aucun prix."

Bien sûr, le contexte de la Grande Guerre a forgé cette certitude, mais ne devrions-nous pas, dans un contexte apparent de paix, mais de déliquescence de notre civilisation, défendre aussi ardemment nos valeurs, notre histoire, notre langue, les bâtiments de nos villages, du plus prestigieux au plus modeste ?

Car cette "flamme" qui a soutenu nos anciens pendant leur dure guerre est en train de vaciller dans l'indifférence générale, et ce, malgré toutes les belles affirmations d'intentions où le mot "patrimoine" souvent associé à "culture" (*mais de quelle culture s'agit-il ?*) est mis en avant comme un étendard.

Nous pourrions espérer que cette flamme brille encore pendant quelques décennies, si nous étions plus nombreux à souffler sur ce feu sacré.

Jeanine Bourvéau



Sigonce de nos jours (voir articles pages 19 et 26)

Dix ans : Enfin, la reconnaissance !

En ce dixième anniversaire de la fondation de notre association, nous sommes heureux d'ajouter, aux divers bilans et actions entreprises, le succès de l'exposition réalisée à notre initiative: "Autour de l'An Mil en Pays de Forcalquier".

En effet les fouilles remarquables de Daniel Mouton sur la motte castrale de Niozelles étant ignorées par nos concitoyens, nous avons imaginé, avec son accord et son assistance, d'élaborer une exposition qui présenterait ses fouilles mais tenterait aussi de faire le point sur l'état de notre "Pays de Forcalquier" à la même époque.

Nous avons donc travaillé en archives - surtout Christiane Boekholt-, et sur le terrain pour la recherche des sites ou leur relecture. Nous avons bénéficié de l'aide des jeunes archéologues médiévistes que sont Sandrine Claude et Cristina Varano qui toutes deux préparent le doctorat. Bien sûr, la documentation précédemment éditée par Guy Barruol a été indispensable.

L'Exposition comporte 16 panneaux, 3 maquettes et un plan relief du Pays de Forcalquier situant les monuments de l'époque.

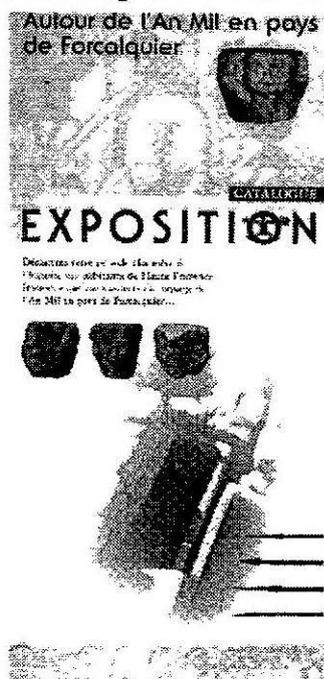
Elle a été réalisée avec un grand professionnalisme par le Parc du Luberon, avec le soutien financier de la Communauté Européenne (Leader +), la Région PACA, le Service Régional de l'Archéologie (DRAC), le département des A.H.P., la Commune de Forcalquier, et bien sûr grâce à la multitude d'heures de bénévolat de membres de l'association.

Ces investissements sont bien utilisés car l'exposition, gratuite et itinérante aura, fin 2006, été vue par environ trois mille personnes dans sept villes ou villages. Une présentation ou une conférence par un archéologue a toujours accompagné l'exposition dans les différents lieux. Elle reste disponible en 2007.

Le catalogue reproduit l'intégralité de l'exposition. Les textes ont été repris ou complétés, suivant les panneaux. M. Xavier Delestre, Conservateur Régional de l'Archéologie nous a fait le grand honneur de tenir le préface.

Ainsi, grâce à cette exposition et à la confiance que nous a accordée le Parc du Luberon, nous nous sentons enfin reconnus. Car bien qu'une centaine d'adhérents nous soutienne en suivant nos sorties, nos bulletins, nos conférences, nous avons l'impression que notre travail pour le patrimoine était encore trop méconnu.

Il reste à maintenir le cap, il nous faudra être complétés, voire remplacés par des plus jeunes. Les portes sont ouvertes, mais il y a encore beaucoup à faire !



Le catalogue de l'exposition est disponible en plusieurs points de vente du "Pays", sur les lieux de l'exposition, à la maison du Parc du Luberon à Apt.

On peut aussi l'obtenir en contactant l'association.

Il y a quelque mois, l'association a organisé une découverte du site grec d'Olbia. Hubert Latil, ancien professeur de lettres classiques, était du voyage; il nous a communiqué les informations complémentaires suivantes sur l'histoire d'Olbia.

Trois villes de l'Antiquité ont porté ce nom d'OLBIA: "La Bienheureuse".

1) OLBIA PONTIQUE (Ukraine) : Ancienne ville de Sarmatie, près de l'embouchure du Borysthène (Dnièpr) sur la Mer Noire ou Pont Euxin ; colonie de Milet (Asie Mineure) au début du VI^e siècle avant J.-C. Sa période la plus brillante est le IV^e s avant J.-C.

2) OLBIA de SARDAIGNE : Port d'Italie en Sardaigne, dans la province de Sassari, sur la côte N.O. de l'île, au fond du golfe du même nom.

3) OLBIA de PROVENCE : C'était une colonie grecque fondée par les Marseillais (les Massaliotes), près d'Hyères, au lieu de Saint-Pierre de l'Almanarre aux environs de 325 avant J.-C. au point de contact du tombolo ouest de la presqu'île de Giens, avec le continent.

La forteresse (*ejpiteivcisma*) de plan carré avait 160 m (1 stade) de côté, avec un rempart et des tours d'angle de pierres brutes, avec une restauration de blocs appareillés. Une seule porte s'ouvrait à l'est, pour atteindre la côte.

Le plan de la ville, était déjà moderne, s'organisant avec deux grands axes (*plateia* ou *striga*) N/S et E/O, dont les largeurs sont de 5,20 m pour le N/S et de 4,20 m pour l'E/O. Ils se coupent à angle droit et délimitent quatre quartiers, divisés en dix îlots théoriques (*plaintheia*) de 11 m. x 34,50 m séparés par des ruelles (*stenopoi*) de 2, 20 m de largeur.

La colonie protégeait la voie maritime de Marseille, permettant escale et ravitaillant les bateaux, pour atteindre la métropole marseillaise.

Sa fondation vers 325 av. J.-C. est une datation déterminée par l'archéologie car nous n'avons pas de texte qui la raconte.

La cité a été occupée sans discontinuer jusqu'au VI^e siècle après J.-C.

Seule une petite partie de la ville a été fouillée jusqu'à ce jour, les fouilles ont fait apparaître des traces de culte des déesses mères, d'Aphrodite et du Héros. On a trouvé une inscription latine au *Génio castillanea vicinae olbiensium*, (au génie protecteur d'Olbia) témoignant qu'il s'agit bien d' Olbia.

D'autres sites grecs sont à noter à proximité : à l'Acapte de Giens existe un sanctuaire rupestre d'Aristée, (dédicaces sur vases en céramique) des II^e-I^{er} siècles avant J.-C.

Par ailleurs, on a relevé l'existence d'un parcellaire cadastré (*Khora?*).

Les découvertes issues des fouilles ont été déposées au Musée D'Hyères.

Le meilleur connaisseur d'Olbia est Michel BATS qui a publié plusieurs ouvrages ou articles sur ce site :

- *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence*, (v. 350 à v. 50 av. J.-C.) Paris 1988.
- *Olbia en Provence à l'époque romaine*, Tome I, Octobre 2006.
- Article dans le *Dictionnaire de l'Antiquité* XLVIII 2389. p. 49, Ed. P.U.F, Oct 2005, sous la direction de Jean Leclant.
- A noter aussi : Coupry J. in *Retlig* 34 1.2 1968 p. 237-246; p. 204 -207; et *Retlig* 1982 p.360 -370, *Massalia* p. 1557.

..../....

Glossaire:

epiteikhisma (grec): forteresse, fortifications, remparts.

khora (grec): espace de terre, place, pays, contrée.

plateia : (grec) large rue , avenue.

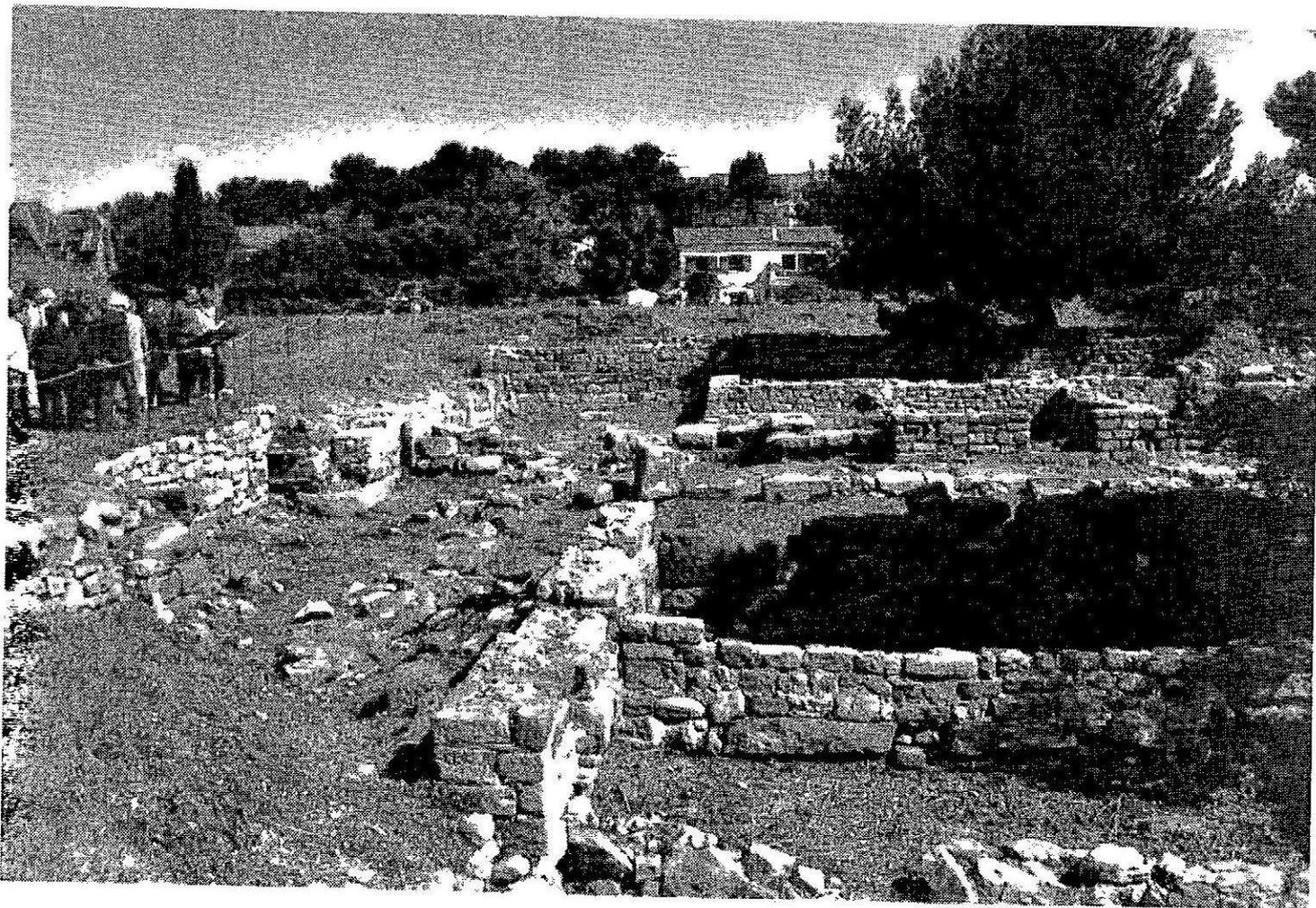
plintheia (grec): ouvrage en briques.

particella, particula (latin): parcellaire, fait de parcelles, division de la propriété foncière.

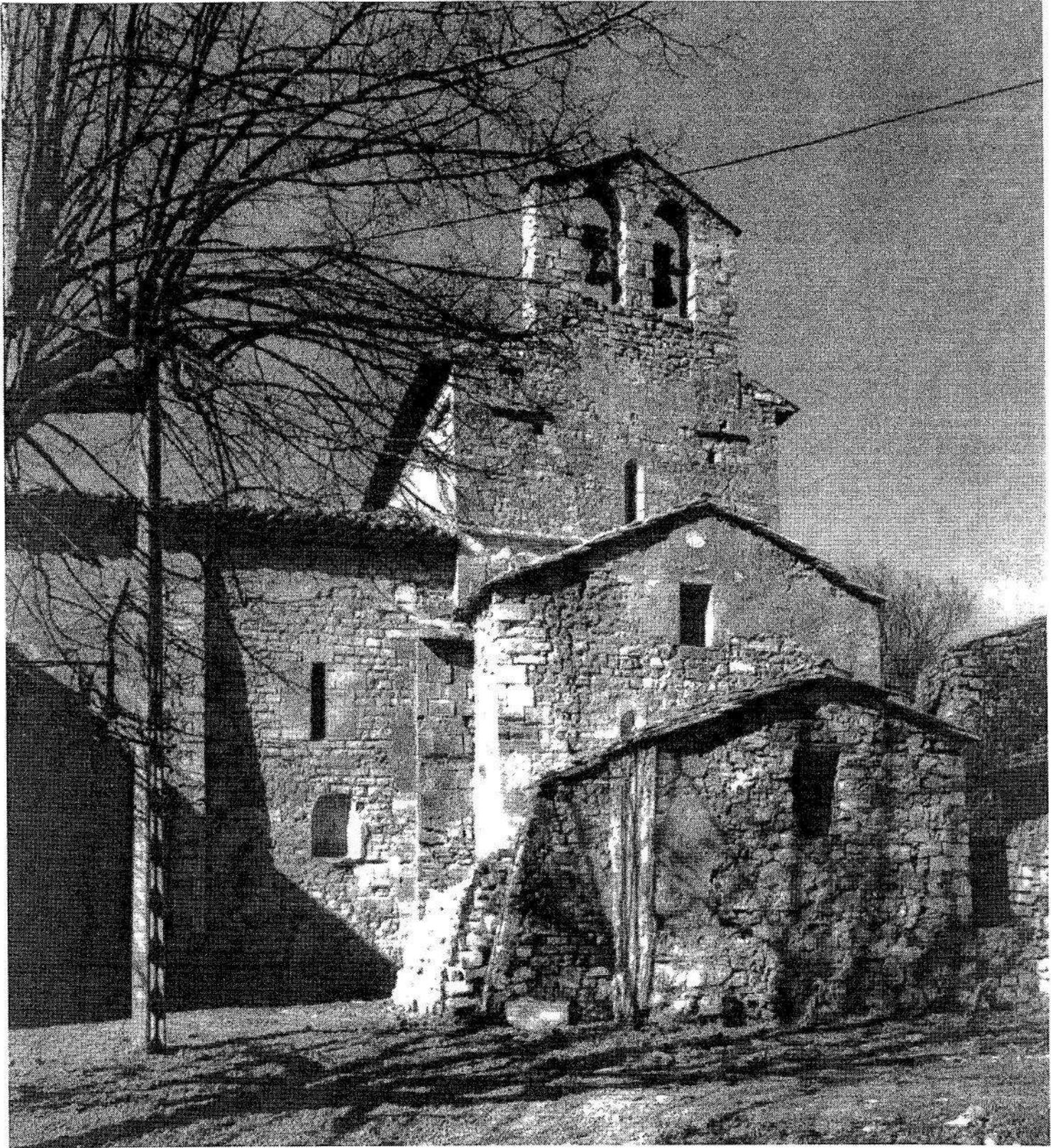
stade (grec) : mesure de 600 pieds grecs ou de 625 pieds romains.

striga, ae (latin) : allée entre les tentes d'un camp, puis entre des constructions solides.

N.B. Il nous a été impossible de reproduire l'écriture grecque car ses lettres, à part l'&, n'existent pas sur les claviers d'ordinateurs "ordinaires".



Notre groupe visitant Olbia (Photo Jeanne-Marie Nalin)



L'église Saint-Martin-les-Eaux après la première restauration, (Photo Ansaldo)

La restauration de l'église Saint-Martin-les-Eaux. Jean-Marie Léouffre

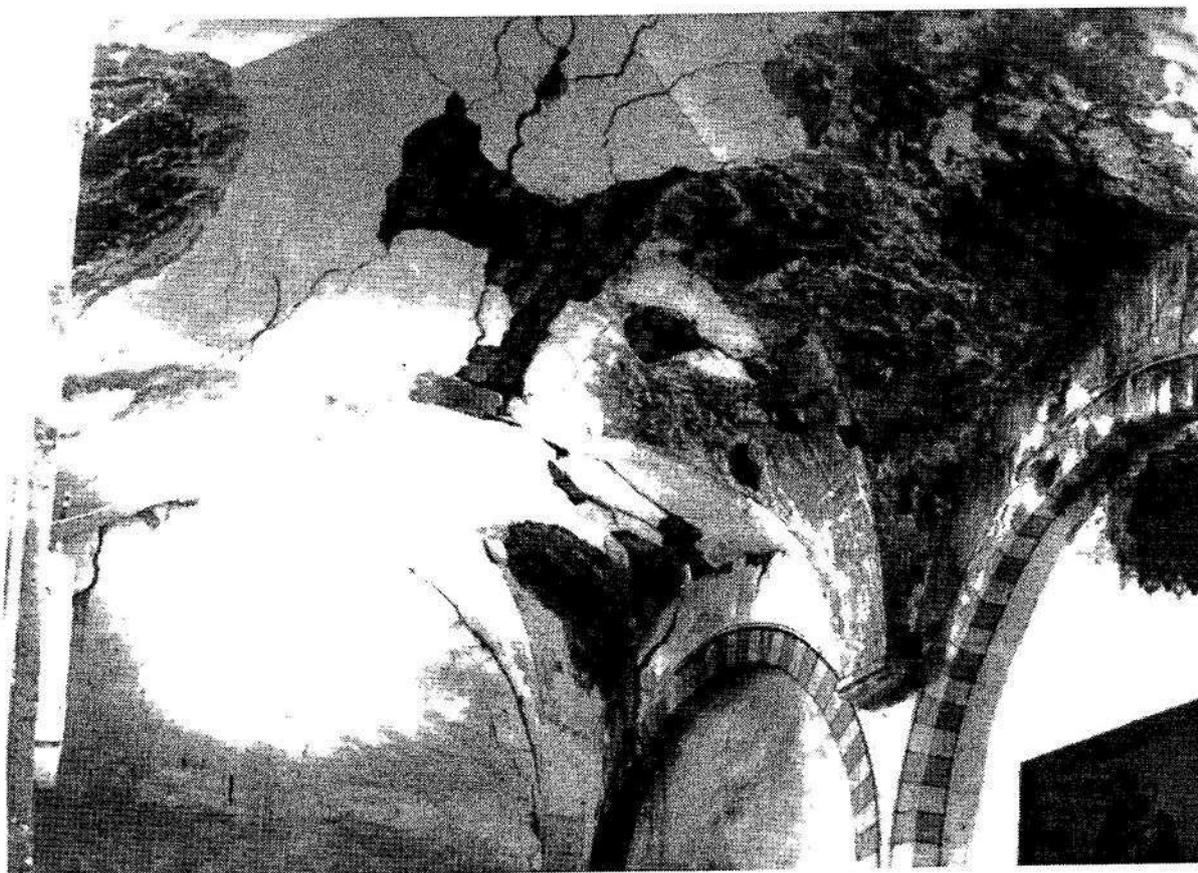
Dans la file des villages perchés du Luberon, Saint-Martin-les-Eaux occupe peut-être la place la plus modeste. Une trentaine d'habitants seulement, en 1967, peuplait cette pauvre commune, et l'agglomération elle-même, en dehors de la période estivale était abandonnée. Le site ne manque pourtant pas d'attraits, sous le ciel le plus pur d'Europe, face aux vieux villages perchés de Lincel et de Saint-Michel et aux coupoles étincelantes de l'observatoire de Haute-Provence.

J'avais visité, jadis, l'église paroissiale de ce petit village et j'en avais gardé le souvenir d'un humble mais très beau monument, totalement voué à l'abandon et à la ruine.

Un soir d'été 1967, j'avais autour de moi deux amis occupés à la restauration de l'orgue de l'église de Dauphin : un musicien, Michel Deluz et un artiste peintre, le père Michel Berger. Alors que nous prenions ensemble quelques instants de détente, je reçus la visite d'un entrepreneur de travaux publics de Forcalquier qui me dit : "On vient d'établir un devis pour raser l'église de Saint-Martin. La municipalité craint des effondrements et des accidents et désire en finir rapidement, mais je suis écoeuré de me livrer à ce travail de vandale, et sachant que vous vous intéressez aux vieilles pierres, je suis venu vous signaler la chose".

Aussitôt prévenus du sort irrémédiable réservé à cet édifice, notre première pensée, à mes amis et à moi-même, a été de nous rendre à Saint-Martin, et enthousiasmés par le style et le pittoresque de cette petite église nous allâmes, sur le champ, nous proposer au maire pour l'acquérir, en nous engageant à la sauver et à la restaurer.

Notre proposition ayant été acceptée par le conseil municipal, nous avons immédiatement engagé les travaux d'extrême urgence qui s'imposaient, avant que les intempéries d'un nouvel hiver aient causé sa ruine totale.



Etat de la voûte de la nef (Photo Ansaldi, pour M. Léouffre)



Etat de la voûte du transept (photo Ansaldo pour M. Léouffre)

Cependant j'ai dû assumer seul la responsabilité et le financement de cette première tranche de travaux, mes amis se trouvant dans l'impossibilité absolue de me venir en aide.

Après un an d'efforts, et grâce à l'appui moral et au travail bénévole d'une pléiade d'amis, le vénérable sanctuaire sortait enfin de l'abandon et était rendu au culte par Monseigneur COLLIN, évêque de Digne, au cours d'une magnifique cérémonie, le dimanche 11 août 1968, en compagnie des représentants des autorités locales et régionales, ainsi que l'administration des Monuments historiques.

Le total des factures dépassait un million et demi d'anciens francs, mais l'édifice était sauvé et j'étais sûr qu'avec une somme égale, ce monument du XIIe siècle pouvait être totalement et définitivement restauré.

J'ai bénéficié d'une subvention de mille francs allouée par la Sauvegarde de l'Art français, ainsi que de deux subventions de cinq cents francs par la municipalité de Saint-Martin.

J'ai aussi fait appel à la générosité des estivants de ce petit village mais les résultats, bien qu'appréciables au regard du nombre d'habitants, ne furent que bien peu de choses auprès des notes à payer.

Mes ressources personnelles ne me permettant pas d'aller au delà j'étais désormais dans l'obligation d'attendre que d'autres secours nous viennent en aide pour terminer ce sauvetage.

Il n'a malheureusement pas été possible de reconstruire en pierre la voûte du transept, en partie effondrée, qui compromettait grandement la solidité de l'ensemble. La couverture a donc été établie sur une charpente. Mais nous avons conservé toutes les pierres de la voûte, qui pour la plupart, portaient la trace d'une utilisation antérieure.

De même, les pierres de taille formant le parement extérieur de l'abside étaient en partie effondrées et nous avons dû reconstituer ce parement.

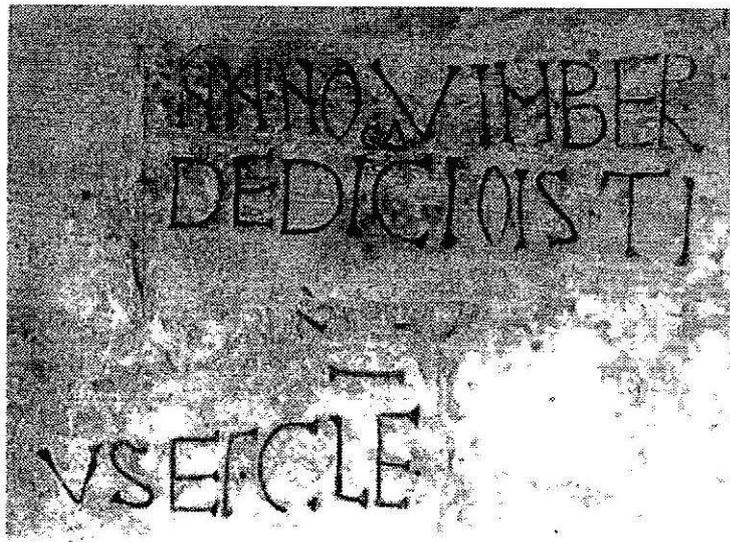
Le grattage des peintures à l'huile, au cours de cette première restauration, a permis de découvrir une fenêtre insoupçonnée qui avait été obstruée. Nous l'avons rétablie.

C'est l'abside qui constitue la partie la plus intéressante de l'église. Elle avait résisté aux intempéries, malgré fissures, éboulements extérieurs et l'absence de toiture étanche. Nous avons restitué les toitures, telles qu'elles étaient à l'origine, en lauzes tirées des carrières locales.

La table d'autel a été retrouvée contre le mur de droite sous un autel latéral en bois vermoulu irrécupérable. Elle a été mise en place pour servir d'autel principal

C'est après cette première restauration que la commune de Saint-Martin, qui par faute de moyens propres, avait été, pendant un temps, rattachée à la commune de Manosque retrouva son autonomie grâce aux revenus de l'exploitations de Géosel.

La commune se sentant en force nous a mis en demeure de poursuivre les travaux de restauration. Nous avons alors restitué l'église à la commune à l'exception du presbytère dont monseigneur Berger a conservé l'usufruit . La commune a pu aisément parfaire les travaux et notamment restituer l'apparence de la voûte primitive, certes en béton mais de même forme, sur le transept sous la charpente qui avait été tout d'abord installée pour sauver l'édifice. Comme elle dispose d'importants moyens financiers elle entretient correctement l'édifice même sur le plan du mobilier (des bancs neufs ont été installés). D'autres travaux ultérieurs donnèrent à l'église l'aspect définitif que l'on peut admirer actuellement.



La dédicace découverte. (photo Ansaldo)



Etat intérieur de l'église avant son sauvetage (Photo Ansaldo pour M. Léouffre)



Etat intérieur après le premier sauvetage (Photo Ansaldo pour M. Léouffre)

Description de l'église :

Saint-Martin-de-Renacas (devenu Saint-Martin-les-Eaux en 1896) dépendait, au Moyen Age, du prieuré de Carluc. Ce dernier, situé près du bourg de Céreste, dépendait lui-même de l'abbaye de Montmajour à laquelle il avait été donné par le seigneur de Reillanne.

Cet édifice roman (cf. plan, *Provence Romane*, T.) se compose d'une nef unique à deux travées, voûtées d'arêtes qui reposent, au centre des murs latéraux, sur un culot engagé entre deux arcs de décharge. Ce voûtement a probablement remplacé une voûte en berceau précédente, car on a utilisé, pour orner les culots, des portions de frise en remploi.

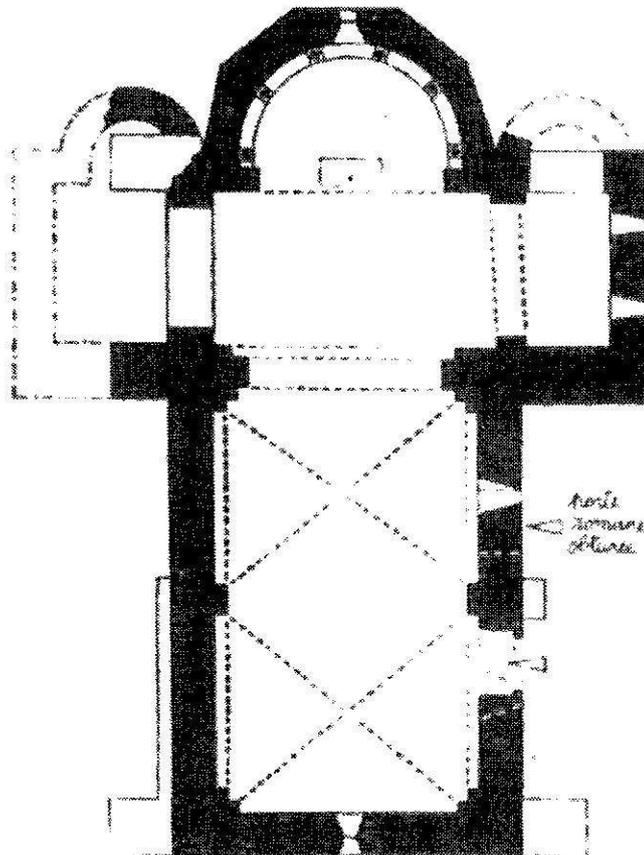
Le transept, voûté transversalement est plus élevé que la nef, et aussi plus élevé que les croisillons dont seul celui du sud est conservé.

L'abside principale est hexagonale à l'extérieur, semi-circulaire à l'intérieur; elle est voûtée en cul-de-four. Ce dernier est établi sur un mur-bahut surmonté d'une arcature formée d'arcs aveugles, en plein cintre, reposant sur des colonnettes aux chapiteaux remarquablement sculptés. C'est la partie la plus ancienne de l'église.

Les traces des fondations de la première construction, ou de parties non conservées, montrent que deux absidioles flanquaient l'abside principale. Elles s'ouvraient sur les croisillons. Le croisillon nord n'existe plus, mais on distingue extérieurement, dans la façade nord entre deux contreforts, l'arc maintenant obturé, qui marquait sa communication avec le transept.

La datation de l'édifice est encore mal définie car la construction du monument a dû, soit se prolonger sur plusieurs décennies après avoir été commencée au XI^e siècle, soit avoir été reprise partiellement au XII^e.

Une inscription, (p. 7) mentionne sa consécration à la période des *nonas* de novembre, mais n'indique pas l'année, cependant sa graphie et son type la situent fin XI^e-début XII^e s. De même, à l'intérieur, des petites pierres sculptées, incluses dans les murs, sont elles aussi caractéristiques du XI^e siècle. Cependant des marques de tâcherons, apparues seulement au XII^e s., ornent certaines parties de l'église.



De l'extérieur, cette église donne une impression de robustesse et de sérénité. Le pignon sud-est du transept est couronné d'un clocher-arcade en pierres de taille, de type bien méridional, refermant deux cloches dont l'une est du XVI^e siècle.

Une autre particularité de la Provence, retrouvée dans cette église, est l'établissement de la porte d'entrée sur la façade sud, à l'abri du mistral. La porte actuelle a remplacé une porte romane qui était placée un peu plus vers l'Est. Elle avait été murée et on en voit les traces derrière le grand tableau situé à droite de l'entrée.

Au Nord, l'édifice est contrebuté par trois très gros contreforts. Les deux premiers, celui qui est au droit du mur dans lequel s'ouvre l'abside et l'autre, au droit des piles qui soutiennent le début de la voûte de la nef, ont été construits après la disparition de la partie nord du transept dont ils marquent l'emplacement et dans laquelle s'ouvrait l'absidiole disparue. Le troisième contrefort est à l'angle de la façade ouest.

A l'Est, le mur de l'abside à pans coupés est constitué de blocage dans sa partie inférieure et de pierres de grand appareil dans sa partie supérieure. Il est séparé du mur du cimetière qui domine cet ensemble, par un étroit fossé.

Une association s'est constituée, c'est elle qui prend maintenant soin et veille sur ce petit joyau, ouvert en permanence qui constitue un des fleurons du Pays de Forcalquier.

La commune a obtenu une médaille exposée dans l'église, mais notre oeuvre primitive de sauvetage semble être tombée dans l'indifférence et l'oubli.

Jean-Marie Léouffre.



L'église de Saint-Martin vue du sud-est, après la première restauration (*Photo Analdi*)

Rendons à *Caesar*...

Ayant appris cette histoire, nous avons demandé à Jean-Marie Léouffre de bien vouloir narrer ce sauvetage de Saint-Martin car effectivement, cette première restauration extraordinaire de l'église semblait oubliée.

Nous rendons donc hommage à Jean-Marie Léouffre et à ses amis pour nous avoir conservé au Pays de Forcalquier, ce petit joyau de mille ans d'âge.

De même, à Forcalquier, ce que nous appelons tous "Les Caves à LULU" ont, en fait, été débarrassées - des dizaines de tonnes de débris les encombraient - par Paulette Constant. Oui ! la même personne à qui nous devons la superbe remise en état du couvent des Cordeliers. C'est elle qui a financé de ses deniers l'entreprise Léon Roux pour effectuer ces travaux de déblaiement. Plus tard, Lulu Henry rendit ces caves célèbres en y faisant des expositions, mais nous avons à coeur de rendre aussi hommage à Paulette Constant pour avoir remarqué leur beauté et leur intérêt.

Cet article nous donne l'opportunité de souhaiter qu'une ultime campagne de restauration soit menée à Saint-Martin, précisément sur les remarquables chapiteaux du choeur. En effet leurs sculptures sont engluées dans de multiples couches de peinture qui masquent la finesse de leurs détails.

Il serait louable que la municipalité de Saint-Martin-les-Eaux sollicite l'aide d'un spécialiste de haut niveau (de l'Ecole d'Avignon, par exemple) pour étudier la possibilité de dégager, sans dommages, ces sculptures de leur gangue. *J. Bourvéau.*



Un des chapiteaux datés du XIe siècle dans le choeur de l'église Saint-Martin

Les "petits" musées du Pays de Forcalquier : Une grande richesse à exploiter. Jeanine Bourvéau
--

Il existe en Pays de Forcalquier une série de "petits" musées municipaux ou associatifs dont certains, méconnus, sous-exploités, ont des difficultés à ouvrir faute de personnel ou de financement pour leur salaire.

Cependant ils offrent un large panel de spécialités, reflétant bien le très riche patrimoine à conserver, aussi bien pour les habitants qui y trouvent le reflet de leur passé et le souvenir de leurs ancêtres, que pour faire connaître ce passé aux voyageurs de passage.

Pour répondre à leurs besoins, nous avons imaginé un projet groupant les moyens qui pourraient être mis à leur disposition, en les considérant comme une sorte de "musée éclaté" afin de les aider à réaliser inventaires, organisation, visites, animations et publicité. Nous espérons que ce projet sera réalisé et pour le soutenir et dire l'intérêt de ces musées, nous vous les présentons.

Le musée de Vachères

C'est un musée municipal rattaché aux "musées de France". Il est situé dans une partie désaffectée de l'école du village au quartier de l'église. Il est ouvert du 1er au 30 septembre, de 10 à 12 h et de 15 à 18 h, le reste de l'année sur rendez-vous. L'entrée est payante (2,30 E mais tarifs pour groupes). Renseignements : musée : 04 92 75 67 21 ou mairie 04 92 75 62 15.

Créé en 1958 par les habitants de Vachères avec l'aide de la commune, il a été constitué des découvertes géologiques, paléontologique et archéologiques faites sur le territoire de la commune.

Rénové, enrichi et réinstallé selon une muséographie moderne grâce à l'aide du Parc du Luberon, le thème du musée est maintenant " la pierre", dans ses formes géologiques ou travaillées par l'homme. On y trouve des fossiles de toutes sortes, des silex taillés de la vallée du Largue, des vestiges d'installation agricoles antiques et une très intéressante sculpture médiévale.

Il comporte deux pièces remarquables : une roche portant le fossile complet d'un *Bachiterium*, (sorte de chèvre primitive). C'est un original, trouvé à Vachères, emporté par des marchands loin du village, retrouvé et racheté, assez cher, pour revenir dans son lieu d'origine.

L'original du guerrier de Vachères n'a pas bénéficié du même retour, il est au musée d'Avignon. En effet cette statue, plus grande que nature, d'un guerrier romain d'origine gauloise (il porte un torque) a une importance nationale. Néanmoins la fidèle copie, à la même échelle que l'original, présentée au musée de Vachères permet d'apprécier l'intérêt et l'importance du mausolée auquel Guy Barrauol l'attribue mais toujours inconnu des hauteurs de Vachères.



Un moulin à sel
(musée de Vachères)

Le musée des Mines à Saint-Maime

Il est situé au bas de Saint-Maime, près de la route de Volx.

Il est ouvert pendant les vacances scolaires (sauf Noël) tous les jours, de 14 h 30 à 16 h, sauf le lundi, ou sur demande à la mairie de Saint-Maime : 04 92 79 55 42.

Prix de visite 1,60 Euro par personne et demi-tarif pour anciens mineurs, enfants, groupes.

C'est une création de l'association l'Oeuvre au Noir, avec l'aide du Parc du Luberon et de la commune de Saint-Maime. Il offre un aperçu géologique du bassin minier lignifère et des diverses exploitations du lignite situées à Saint-Maime /Bois d'Asson, St-Martin-les-Eaux/Villemus, Manosque et Sigonce.

Ces extractions, sans doute antérieures au XVIIe siècle, et mentionnées dès 1440 pour Manosque, se sont développées considérablement, en même temps que le chemin de fer atteignait ce pays, à la fin du XIXe siècle. Elles se sont poursuivies jusqu'à la moitié du XXe.

Le musée, situé dans l'ancienne salle des réunions syndicales, présente l'activité minière à travers des récits d'anciens ouvriers, des photographies, des objets utilisés dans les mines, qui permettent de découvrir la vie quotidienne, le travail, l'organisation sociale de ces ouvriers, souvent d'origine étrangère, surtout italienne, mais aussi espagnole et polonaise, qui ont fait souche dans ce pays et auxquels ce musée rend hommage.

Il présente de très belles maquettes des installations minières de surface et de l'ancienne gare, des séries de lampes de mineurs.

Comme le signale, ici même, Emile Portigliatti dans son article sur Sigonce, cette activité des mines a conditionné une grande partie de l'économie locale pendant une centaine d'années. Cette économie a laissé très peu de traces dans notre paysage actuel, mais une grande trace humaine car nombreux sont dans ce Pays de Forcalquier les descendants de ces valeureux travailleurs.



Maquette des installations minières

Le musée de l'association "Les Amis des Arts" à Reillanne

Il est situé dans les hauteurs du village, mais est parfaitement accessible en voiture pour une personne handicapée. L'entrée est gratuite, il est ouvert en été, soit en permanence au moment des expositions d'art présentées par l'association, renseignements à l'office de tourisme à Reillanne (téléphone :04 92 76 45 37).

Ce musée ethnologique a été créé, avec l'aide de la commune qui l'héberge dans une pièce de l'ancien hôpital, par l'association "Les Amis des Arts" et particulièrement par M. Emile Lauga, attaché à l'histoire de cette ville. Celui-ci a recueilli les dons des habitants de Reillanne et a constitué des vitrines thématiques.

C'est un remarquable et riche ensemble de collections d'outils d'artisans et de petits métiers : cordonnier, ferblantier, boulanger, ébéniste, menuisier, coiffeur.

Il comporte aussi des instruments agraires, des objets d'usage domestique, des poteries locales, des éléments de costumes : tous objets modestes mais très attachants car ils ont été compagnons de la vie des anciens de Reillanne.

Cette très belle collection surprend malgré l'exiguïté du local. Mme Henriette Lauga continue l'oeuvre de son époux en ouvrant le musée à qui désire le voir et assure la conservation des éléments déposés.



Une petite partie des outils agricoles

Le musée de l'association "Les Amis de Villeneuve"

Il est situé près de la place de la Fontaine Ronde, 04180 Villeneuve. Il est ouvert gratuitement le samedi après-midi en été, ou sur demande. Renseignements : mairie de Villeneuve, tél : 04 92 78 42 31.

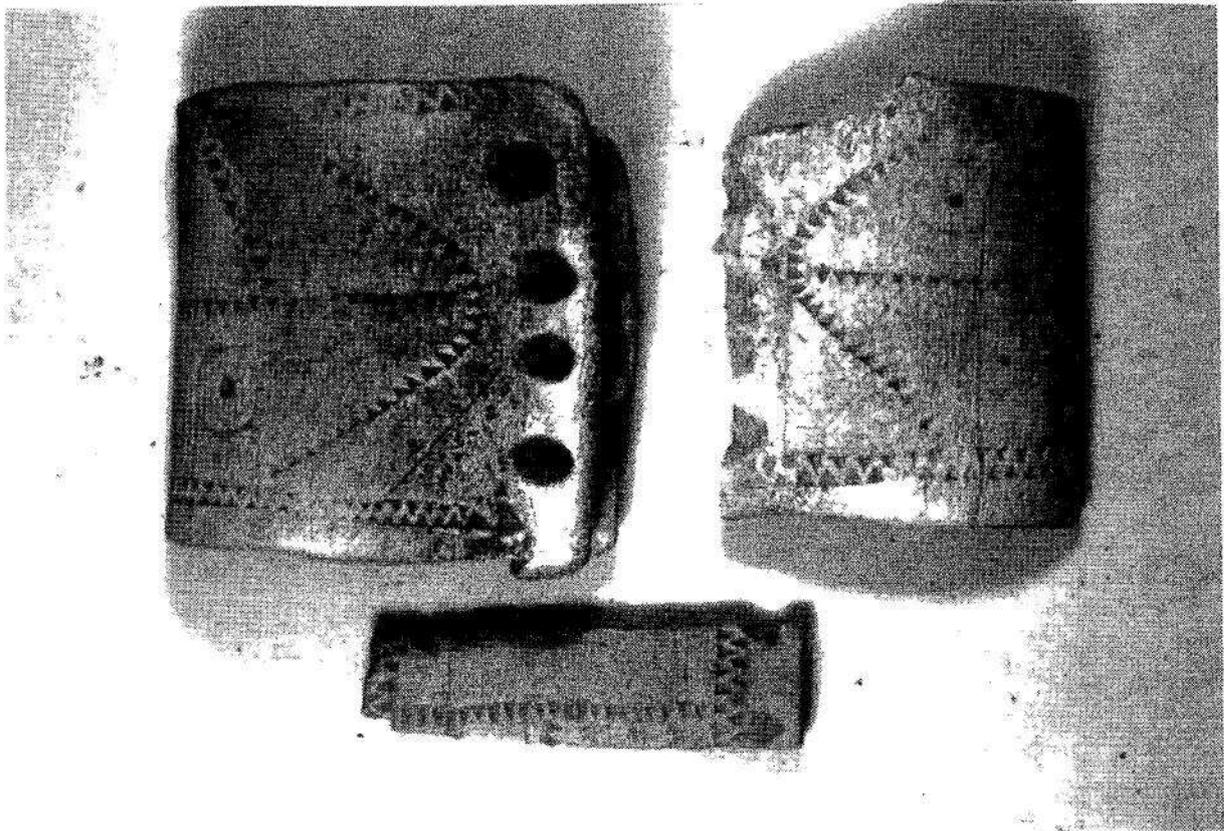
Ce musée a été créé en 1985, avec l'aide de la commune, par l'association "Les Amis de Villeneuve" qui continuent à l'enrichir et en assurent l'ouverture.

Il accueillait au départ le résultat des fouilles archéologiques médiévales du château de la Roche Amère effectuées par l'association.

Il a ensuite accueilli des pièces archéologiques de périodes différentes, Néolithique, Bronze final, Gallo-romaine, s'étalant entre - 800 et + 800 ans, présentées dans des vitrines abritant pierres taillées, fragments de poterie ou terres cuites, monnaies, objets, etc. Il offre un éventail intéressant de l'archéologie locale et du passé de Villeneuve bien commenté par des panneaux didactiques.

En outre, il s'est enrichi en géologie, ainsi qu'en ethnologie par des objets domestiques, scolaires ou artisanaux, des outils destinés à certaines pratiques agricoles, des vêtements, etc. Tous ces objets traditionnels ont été offerts par les habitants de Villeneuve. Le musée de Villeneuve, s'il était agrandi et réorganisé, pourrait prétendre au retour des objets les plus remarquables trouvés au cours des fouilles de M. Lafran, elles aussi sur la Roche Amère et actuellement conservés à Saint-Chamas.

Parmi les différents objets intéressants du musée existent, au moins, deux pièces remarquables : une petite applique en bronze doré, émaillé, représentant un évêque du XIII^e s. qui provient sans doute du décor appliqué sur un coffret-reliquaire, ainsi qu'une pendeloque en os ciselé et perforé datant du l'âge du Bronze Final, trouvée dans une des grottes de la Roche. (Ci-dessous. Photo musée de Villeneuve)



Le musée de Forcalquier

C'est un musée municipal rattaché aux "Musées de France".

Il est actuellement fermé sur décision de la conservatrice départementale du patrimoine qui a jugé ses collections insuffisamment conservées.

De plus le musée est d'un accès peu commode (2e étage, sans ascenseur), il a souffert d'absence totale de publicité et de conservation des objets fragiles ainsi que d'une mauvaise mise en valeur malgré quelques tentatives valeureuses. Par ailleurs, le nombre des entrées ne suffisait pas à justifier la présence d'un employé communal permanent, le désintérêt s'est aggravé du fait des ouvertures aléatoires.

Le musée, créé vers 1910 dans l'ancien couvent/collège également occupé par la mairie, a été constitué grâce aux nombreux dons des habitants de Forcalquier.

Ce qu'il en reste, après des années de "non conservation", constitue tout de même une très belle collection de meubles et objets des XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles, ou typiques de ce Pays de Forcalquier.

La collection de terres cuites, de faïences ou de verre présente un grand intérêt.

On y trouve aussi des collections d'objets typiques de la vie rurale ou des vêtements des Bas-Alpins datant des débuts du XIXe s.

Parmi les pièces archéologiques, deux d'entre elles sont remarquables : une tête antique en marbre d'un empereur romain juvénile trouvée dans des remblais de l'église Notre-Dame du Bourguet et un chapiteau du XIe siècle provenant de l'église Saint-Mary, la première concathédrale de Forcalquier, située près du sommet de la Citadelle.

D'autres trouvailles de l'archéologie locale y ont été déposées parmi lesquelles des lampes antiques ou anneaux provenant de l'oppidum de Chastelard de Lardiers,

Les réserves contiennent de nombreuses gravures ou tableaux anciens, paysages ou sujets religieux, portraits de personnalités ou de particuliers venant de différents établissements religieux ou de dons privés.



Console Louis XVI au musée de Forcalquier

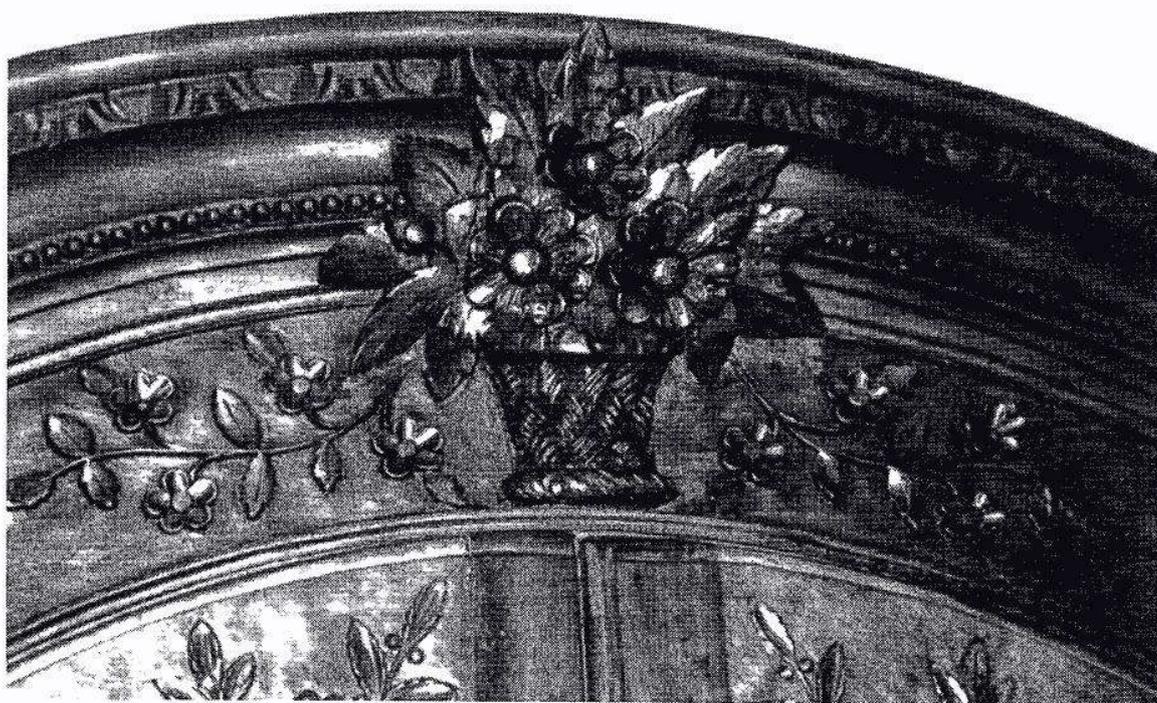
Par ailleurs, la commune détient aussi une série d'oeuvres modernes provenant de la succession de Lucien Henri, mais elles n'appartiennent pas encore au musée. Elles aussi ont souffert de la non-conservation, cependant depuis deux ans, elle font l'objet de restaurations et d'expositions au Centre d'art contemporain.

La non observance des règles imposées par les "Musées de France" risque d'entraîner la perte de cette qualification, le démantèlement du Musée et la dispersion des objets dans d'autres musées. Ce qui, d'une part, blesserait profondément les familles donatrices de Forcalquier, mais d'autre part appauvrirait encore plus les biens patrimoniaux communaux, tout en créant des frais importants, car cette "liquidation" serait obligatoirement aux frais de la commune.

Nous ne pouvons que souhaiter une décision qui permettrait au musée de se rapprocher des exigences des Musées de France, quitte à demander de l'aide pour évoluer vers la reconstitution d'un musée accessible au public, accompagnée d'une administration cohérente accompagnée d'inventaires réguliers, de mesures de conservation, d'animations, qui ne pourrait qu'être appréciée, si l'on tient compte de l'intérêt des collections et de l'attrait touristique des musées locaux quand ils sont bien mis en valeur.

Nous espérons que ces cinq musées bénéficieront de l'attention des élus et des preneurs de décisions qui, par ailleurs, ont su favoriser l'installation de nouveaux musées et les subventionner à savoir le "Musée de l'Olivier" à Volx ou du futur "Musée des Harkis" à Ongles, dont nous applaudissons la création, mais qui ne doivent pas occulter les mises en valeur de ces "petits" musées de "grand" intérêt.

Jeanine Bourvéau



Détail du décor d'une vitrine d'époque Louis XVI au musée de Forcalquier

LA MINE de SIGONCE : durant 125 ans c'est elle qui a réglé la vie du village

Emile Portigliatti

Depuis le Moyen-Age, et durant de longues décennies, Sigonce fut un village essentiellement rural. Cependant, à la suite d'une ordonnance du roi Louis Philippe commandant l'ouverture de concessions minières, notre commune changea de visage et d'orientation.

A la même époque cinq fours à chaux artisanaux, disséminés sur la commune, vont profiter du charbon extrait des mines de Sigonce.

Durant environ un siècle, l'industrie va prendre le pas sur l'agriculture car plusieurs carrières de pierre commencent aussi à être exploitées à ce moment là.

Le matériau était omniprésent sur plusieurs fronts, mais les moyens de communication et de transport manquant, n'ont pas permis le développement intensif escompté.

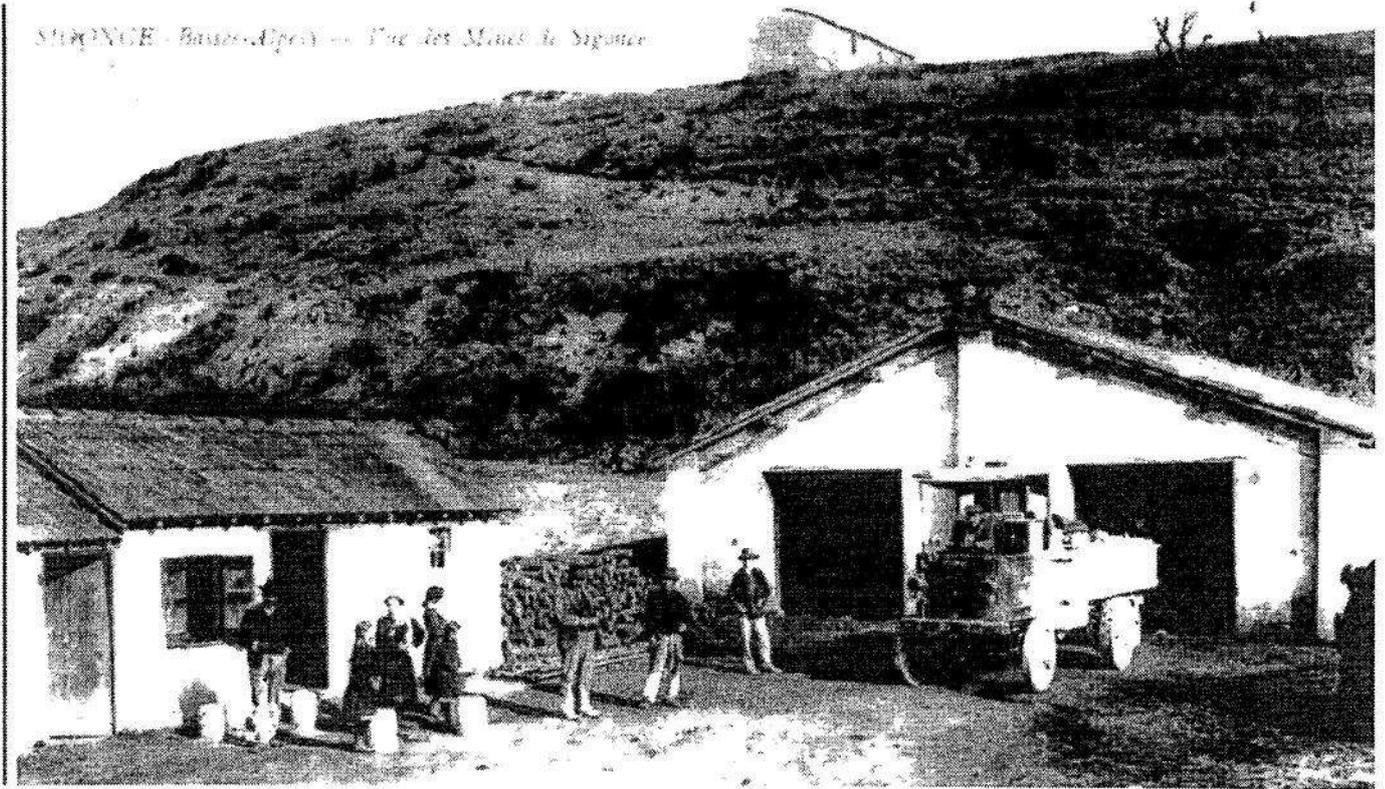
Histoire de la mine

A son début, l'exploitation du charbon était vraiment primitive et artisanale. Les premiers habitants qui se sont attelés à cette tâche ont commencé à exploiter les affleurements des couches de lignite au nord et à l'ouest du village, puis, petit à petit ils ont creusé des puits, plus ou moins profonds. Ceux-ci étaient très souvent abandonnés par la suite car, soit l'eau arrivait en abondance, empêchant la poursuite des travaux, soit l'on manquait d'air, soit encore le transport du charbon dans les galeries devenait trop onéreux. On voit encore aujourd'hui dans les champs à certains endroits, des taches brunes ou des affaissements qui marquent l'emplacement d'anciens puits abandonnés.

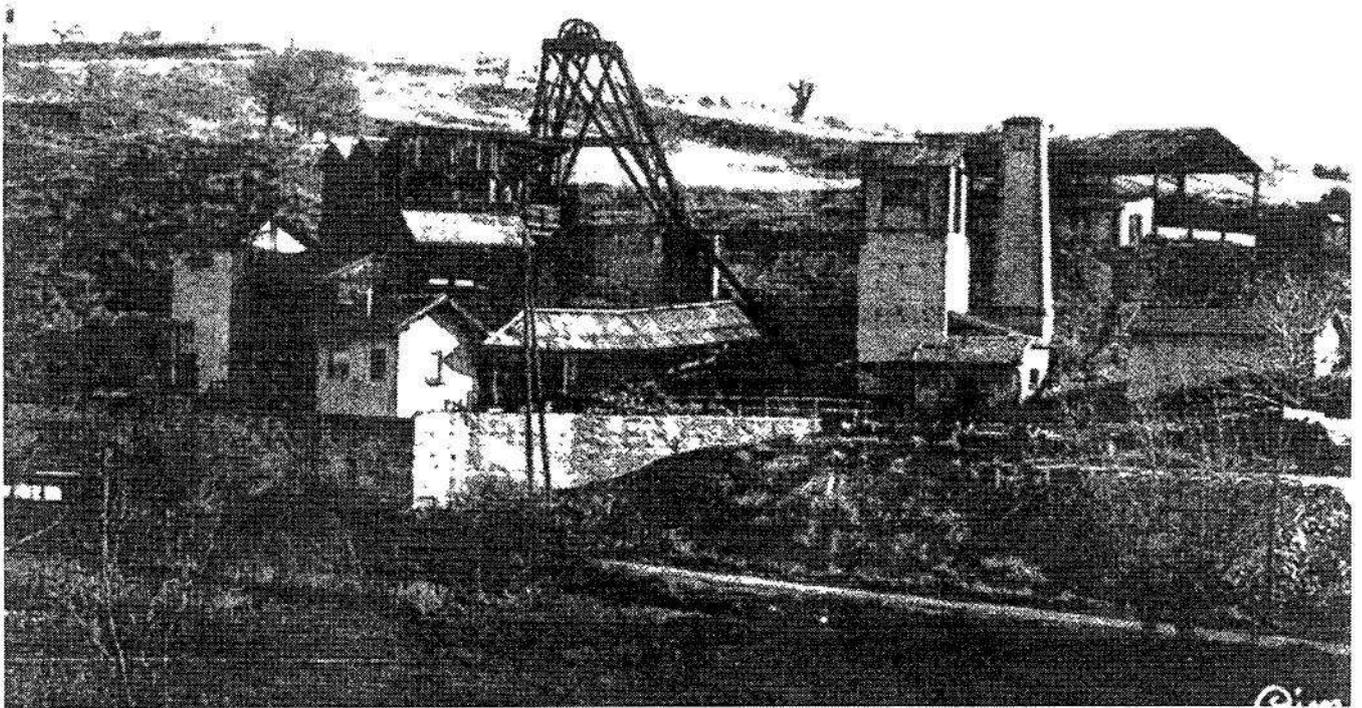
Les concessions appartenaient presque toujours à des actionnaires, mais en fait, elles étaient exploitées de ci de là par des fermiers du cru. Les moyens utilisés pour conduire le charbon en surface étaient vraiment rudimentaires, lents et peu rentables : brouettes, traîneaux, treuils à main, manèges à cheval, chevaux ... Certains fermiers ou représentants d'actionnaires comme MM. Dennoz et Désiré Michel, pour ne citer que les principaux, ont tout tenté pour rentabiliser les exploitations qu'ils avaient à charge. Des puits ou des galeries ont été creusés aux quatre coins du territoire : le puits Saint-Etienne, le puits Saint-Louis, le puits de La Bascule, Saint-Jean, Le Lan, au bord des Gaillardons, de Barrière, vers Chantebelle, vers le Plus-Bas-Moulin, mais les couches sont souvent minces ou inexistantes, ou bien l'eau est un obstacle majeur. Malgré ces déboires, une belle machine à vapeur est installée près du puits Saint-Etienne. Elle servait à l'épuisement et à l'extraction. La cheminée existe encore aujourd'hui.

La même année, une descente de 55 mètres, équipée d'escalier et main courante, est faite dans la colline derrière le bâtiment qui fut celui des douches de la mine. Elle sert d'aération et de descente pour les mineurs.

Une voie ferrée de 250 mètres est installée en 1879 au bas des escaliers, et à mi-course, à droite en descendant, la galerie 24 sert de collecteur d'eau. Plus tard, toutes les eaux pompées de la mine seront remontées vers la galerie 24 qui aura pour mission de les déverser dans le torrent de Barrière, au pied du Grand Jardin, le terrain communal.



Les installations minières de Sigonce au début du XXe siècle



Les installations minières à Sigonce vers 1950.

Plusieurs fois les chantiers sont abandonnés, mais après une courte interruption, de nouveaux actionnaires ou fermiers reviennent à la charge. Pendant une certaine période, deux concessions distinctes ont en quelque sorte joué la concurrence et avaient main-basse sur tout le territoire : Sigonce et les Gaillardons. Devant la pauvreté de la mine des Gaillardons, les deux mines sont finalement réunies en une seule en 1893.

De nombreux puits sont encore creusés pour arriver au charbon, mais les résultats sont assez décevants.

Finalement, en 1924, les concessions réunies sont vendues à la Société des Houillères de Montrambert et de la Béraudière dont le siège est à Saint-Etienne dans la Loire. La mine va enfin être modernisée. Durant dix ans cette société va s'investir afin que le prix de revient du charbon extrait et rendu en surface soit le plus bas possible.

Le charbon qui était principalement vendu à l'usine à chaux de Sigonce et à quelques particuliers, trouve alors des débouchés complémentaires tels que les draperies de Digne, les poteries d'Oraison, les fours à chaux de Sisteron, les magnaneries des Mées, puis plus tard l'usine chimique de Saint-Auban et la centrale thermique de Sainte-Tulle.

Pour avoir un prix de revient encore plus bas, il fallait aussi faire baisser le prix du transport. Le 20 mars 1927, le conseil municipal de Sigonce donne un avis favorable pour le projet de création, par la société des mines, d'un chemin de fer aérien reliant la mine de Sigonce à la gare SNCF de Lurs, afin de pouvoir déverser le charbon directement dans les wagons.

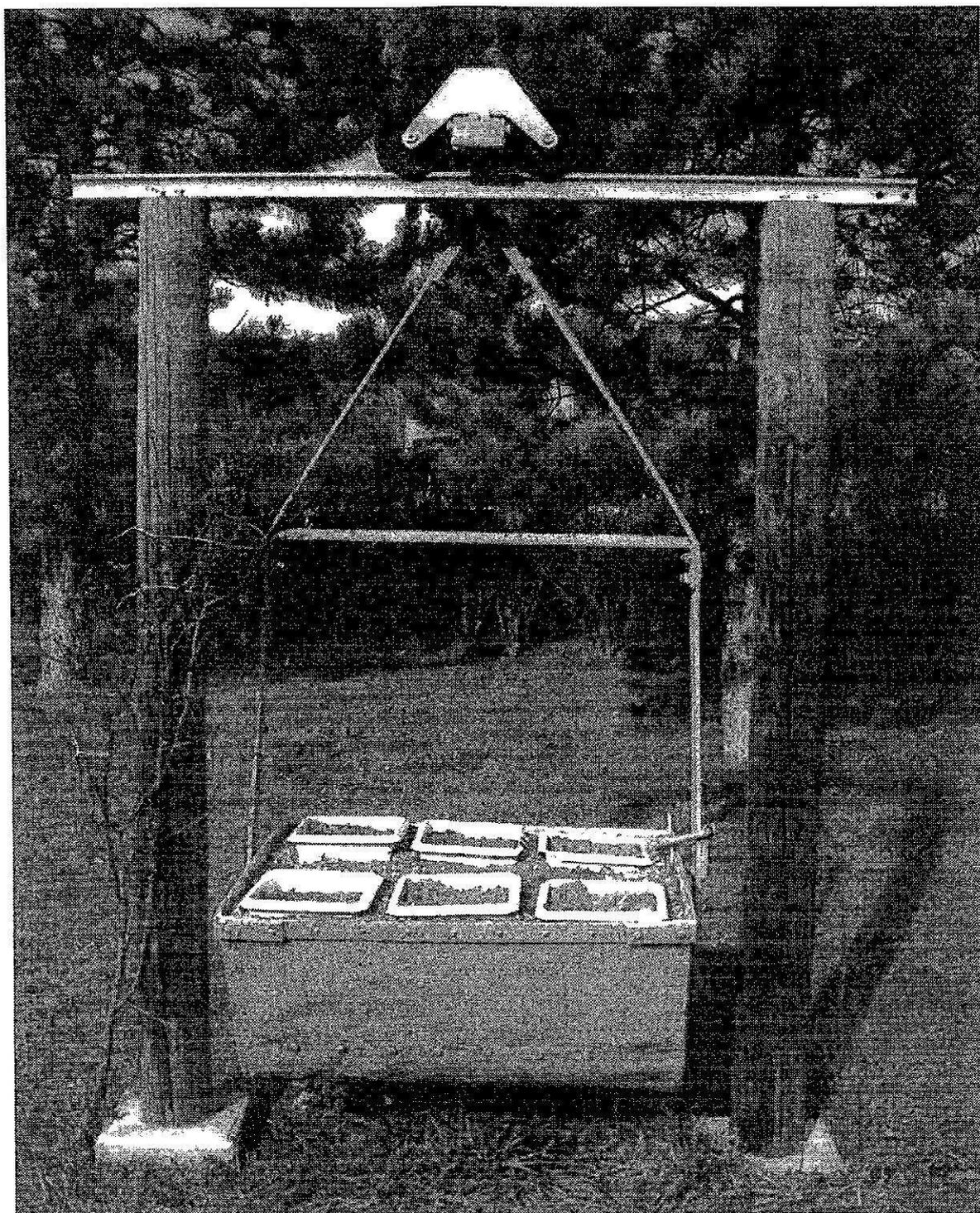
Suite à la guerre de 1914-1918, l'Allemagne avait une dette de guerre à honorer grâce à laquelle les Allemands construisent les 26 pylônes nécessaires à cette installation et les mettent en place entre Sigonce et Lurs, avec l'aide de techniciens français. La ligne avait une double longueur de 5,726 m. Au départ, 110 wagonnets contenant 180 kg de charbon étaient pincés à un monocâble. Finalement, après usage, ce seront 94 wagonnets qui feront la navette Sigonce-Lurs en 42 minutes. A l'époque, cette installation était réputée pour être le plus beau transcâble d'Europe. L'inauguration a eu lieu le 28 avril 1928. Les 387 habitants que comptait le village étaient là, au pied de la mine sur le chemin du Moulin, pour voir le lancement du premier wagonnet. Ce premier wagon était décoré de fleurs d'iris blancs, il arborait le drapeau tricolore et contenait moult bouteilles de champagne pour les ouvriers qui devaient le réceptionner en gare de Lurs.

Après la guerre, ce sont MM. Constant Beltramo de Sigonce et Lucien Guglielmo de Lurs qui seront chargés de l'entretien de ce transporteur et puis, plus tard, M. Guglielmo assurera cette tâche tout seul, M. Beltramo ayant été appelé à d'autres fonctions à la mine.

Pour une rentabilité maximum la nouvelle société va essayer de regrouper toute la structure minière au bas du village, afin d'avoir un seul puits d'exploitation d'où partiront toutes les galeries creusées pour la recherche de nouvelles couches plus ou moins importantes.

Il y a eu à cette époque deux principales orientations : l'une de 2,5 km environ en direction de Pavoux-Forcalquier qui passait par les anciennes exploitations de la Chapelle, et l'autre de 2 km environ en direction de Lurs.

Au départ, ce puits avait une profondeur de 40 m. La galerie 40 qui partait de ce niveau fut très exploitée durant la dernière guerre et même bien après. Les mineurs empruntaient l'escalier pour atteindre cette galerie. Ensuite il fallut aller plus bas : ce fut la galerie 57. Le puits fut enfin descendu à sa profondeur maximum : 74 m, avec un



Un des wagonnets suspendus qui circulaient entre Sigonce et Lurs

puisard de 10 m environ, afin de récupérer les eaux qui arrivaient en abondance et que l'on renvoyait systématiquement dans la galerie 24 par pompage, pour être déversées dans la Barlière.

Cette exploitation devenant trop onéreuse, c'est un plan incliné, partant de la profondeur 74 vers 90, voire 107 m qui est installé. A partir de la profondeur 74, les mineurs purent utiliser l'ascenseur ou « la cage », comme on l'appelait, pour se rendre au bas du puits et gagner ensuite le chantier à pied par la galerie.

Vers 1935, l'exploitation se modernise encore plus. On emploie « le foudroyage dirigé », ainsi on ne laisse plus de piliers de charbon pour tenir le plafond et sécuriser le chantier mais on boise, et on déboise, pour avancer plus rapidement dans l'exploitation et la sécurité est accrue.

Les conditions de travail

Chaque ouvrier avait sa lampe. Jusqu'en 1930, les mineurs s'éclairaient avec des lampes à acétylène à feu nu puis, par la suite et par sécurité on utilisa des lampes électriques à accumulateurs.

Les ouvriers travaillaient en poste : de 7 h à 15 h, c'était le poste de la production, de 15 h à 23 h, celui des boiseurs et déboiseurs et de l'entretien des galeries, enfin de 23 h à 7 h, celui des pompiers qui étaient deux, par sécurité, car seuls au fond de la mine.

Le pompage était tout de même aussi assuré dans la journée car la mine aurait vite été noyée, ce qui faillit arriver une fois à cause de la défection simultanée des pompes (heureusement l'usine de Saint-Auban a prêté des pompes de dépannage).

Le poste de jour était donc le poste principal en fait, le poste d'extraction et de production. Les piqueurs comme on les appelait étaient au moins 14, voire plus, répartis dans la « taille » et « l'avancement ». Ils travaillaient « à la tâche » à l'aide d'un marteau-piqueur de 7 kg, fonctionnant à air comprimé. Chaque ouvrier choisissait son métrage d'abattage en début de poste. Ce travail était très pénible et presque assimilé à un travail de bagnard. Ils travaillaient le plus souvent dans seulement 80 cm de hauteur, dans des conditions inimaginables, dans la boue, dans l'eau, couverts de sueur, Un danger permanent planant au-dessus de leur tête. De gros rats d'égout omniprésents essayaient de dérober leur casse-croûte qu'ils étaient obligés de mettre dans des musettes en bois, blindées de tôle, laissant juste dépasser le goulot de la bouteille. Lorsqu'ils sortaient de leur « trou » comme ils disaient, ces ouvriers étaient méconnaissables, tant ils étaient noirs, gluants de boue et fatigués.

L'organisation du travail

Pendant la guerre, l'effectif des ouvriers fut assez élevé puisqu'il y eut jusqu'à 162 ouvriers recensés. Par la suite, la moyenne tournait autour de 130. Il y avait au départ beaucoup d'Italiens et d'Algériens, puis vinrent les Polonais, les Russes, les Espagnols, les Portugais, les Luxembourgeois, et les Arméniens. La mine de Saint-Maime ayant fermé le 1^{er} novembre 1949, plusieurs ouvriers mineurs de ce site sont venus travailler à la mine de Sigonce afin de pouvoir terminer leur carrière minière dans de bonnes conditions.

Outre le personnel de fond, il y avait les réceptionnistes à la « recette » (c'est-à-dire à l'arrivée du charbon en surface). Ils sortaient les gros wagons de « la cage » (ascenseur) et les vidaient dans d'énormes trappes.

Plus bas, au triage, des femmes séparaient, avec des raclettes ou à la main, le charbon de la pierre et envoyaient le bon charbon dans des trémies. Le charbon ainsi trié partait alors vers Lurs par les wagonnets ou par camions, ou vers d'éventuels clients.

M. Moïse Sube fut le chauffeur attitré durant de longues années, puis ce fut M. Maurice Robin qui prit sa suite jusqu'à la fermeture le 31 décembre 1960.

A l'extérieur, il y avait aussi l'atelier d'entretien dont le chef fut, durant très longtemps M. Casimir Milleteo, suivi de M. Chirousse, la lampisterie était réservée à M. Georges Blanc. Les conducteurs de « cage » étaient MM. Constant Beltramo pour le poste de jour et Léon Reyne pour le poste du soir. Il y avait encore la scie où l'on coupait à la demande les longueurs de bois pour les boiseurs, ainsi que les ouvriers qui conduisaient les wagons de remblai jusqu'au terril de La Charité, et enfin le service comptable. Ce service fut commandé par M. Gaston Blanc, puis, à sa mort par M. Alfred Piozin, chef-comptable qui avait sous ses ordres Mmes Andréa Jouval et Raymonde Delaye et, au départ de cette dernière, Mme Sidonie Brémond.

Les porions (chefs mineurs) de jour (qui assuraient la production) les plus connus furent dans l'ordre : MM. Elie Blanc, Albert Maurel dit « Béton » et Louis Portigliatti, jusqu'à la fermeture. Les porions d'après-midi (entretien) furent MM. Paul Dominique et Francis Mansoura.

Dès 1945, et durant quelques années, une quarantaine de prisonniers allemands travaillait à la mine. Le soir ils regagnaient leurs baraquements (ancienne cité des mines). Il n'y eut jamais de problèmes majeurs.

Le syndicat dominant de l'époque était le syndicat CGT, mais peu combatif. Il n'y a pas eu de conflits importants avec la Direction. Plusieurs délégués mineurs se sont succédé : MM. Curnier Paul, Reymonet Léon et enfin Nicolosi Henri. M. Raoul Féraud a essayé de mettre en place le syndicat CFTC, mais il n'y a pas eu vraiment de suite.

Les directeurs de la mine qui ont marqué leur passage à Sigonce furent : MM. Jean Gillier, Pierre Ladevèse, Jean Bayon, Jean Gaucher, Jean Coulomb et jusqu'à la fermeture Felix Guillomond (que les Algériens de la mine appelaient « le Chibani »).

Les directeurs généraux de la société, qui avait son siège à Saint-Etienne (Loire), furent dans l'ordre : MM. Pigeaud, Clapier, Rouaux ; ils venaient systématiquement tous les mois faire une visite à la mine de Sigonce.

Les femmes des mineurs étaient elles aussi à la tâche, car tous les jours, sans exception, elles fréquentaient les lavoirs communaux pour laver les tenues de travail de leurs maris qui ressemblaient vraiment à des fantômes lorsqu'ils sortaient de la mine. Et leurs tenues ? Dans quel état !!!! L'expression « gueules noires » était bien justifiée !

Bien que fatigués, ces mineurs qui vivaient en bonne harmonie avec les chaufourniers et les agriculteurs, avaient des passions et de saines occupations : la chasse, la pêche, les boules et les cartes aux trois bistrots du village, et surtout la culture potagère dans les jardins que la mine mettait à leur disposition sur les terrains allant de la source du Pesquier au Plus-Bas-Moulin. Il n'y avait pas de terrain inculte à cette époque.

La fin de la mine

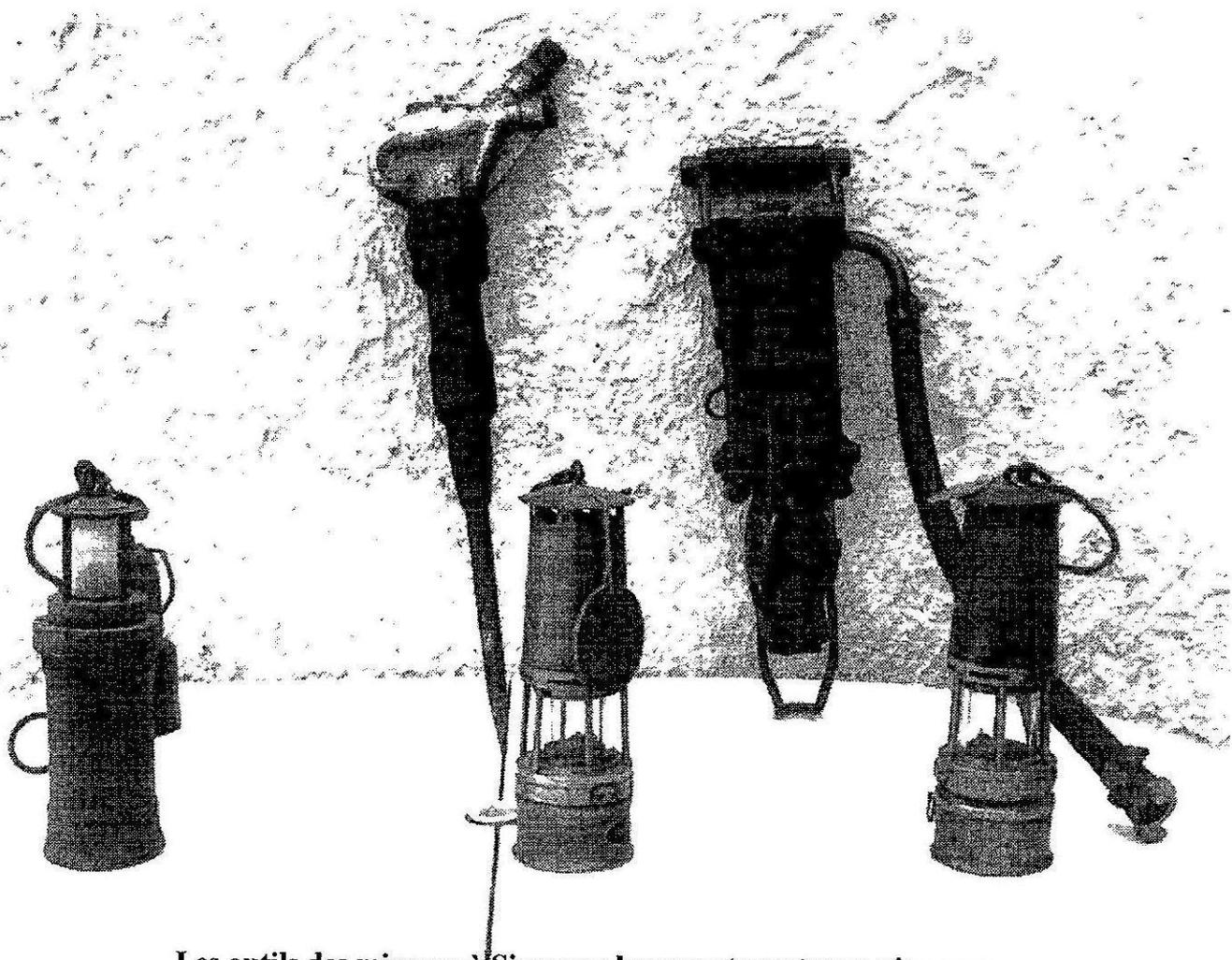
Au fil des ans, les gros clients n'utilisent plus le lignite, comme l'usine de Saint-Auban qui se tourne vers le fuel, ou l'usine de Sainte-Tulle qui utilise l'hydraulique, il n'y a plus vraiment de clients sérieux pour la mine et les débouchés manquant, les actionnaires stéphanois n'investissent plus, et la rentabilité s'amenuise.

Tous ces problèmes seront résolus par la fermeture officielle de la mine le 31 décembre 1960. La mine n'a pas fermé parce qu'on l'avait vendue à une grande société qui l'a laissé dépérir, elle ne s'est pas noyée non plus, mais on l'a tout simplement laissée se noyer parce qu'il n'y avait plus de débouchés sérieux pour la vente du charbon de Sigonce qui n'était pas, hélas, de la houille ou de l'antracite, mais tout seulement du lignite, bien que de bonne qualité.

Ce fut un coup dur pour le village et pour son économie, mais la majorité des mineurs retrouva un emploi, soit dans les mines de Manosque, de Saint-Paulet de Caisson (Gard), du Luc (Var) ou à La Mure (Isère), pour ceux qui ont voulu poursuivre dans cette voie, ou se recycler dans d'autres branches .

Aujourd'hui, lorsqu'on passe à Sigonce, on ne se doute pas que ce petit village de Haute-Provence fut, durant plus d'un siècle, un village industriel par excellence.

Texte et illustrations Emile Portigliatti



Les outils des mineurs à Sigonce : lampes et marteaux-piqueurs

A propos de Sigonce : sources, filiations et parentés étymologiques, par J. Q-A

A l'entrée d'une importante clue, faite pour résister, *Segusterone* (Sisteron) a dû être occupée dès la plus haute antiquité. *Segoncia* (Sigonce) participe du même thème sémantique. En effet on sait que :

SEG (base toponymique pré-indo-européenne) a donné :

Sigo (signifiant victoire en ancien germanique) ayant donné Siegfried
 Sego (signifiant : hauteur, force chez les Celto-Ligures) a donné Segia (la forteresse en gaulois)

des noms de peuples celtes :

Segusiaves (nord de Lyon)
 Segovellaumes (région de Montélimar)
 Segobriges (peuple celte de la région de Marseille)

des noms de ville, souvent fortifiées de longue date :

Segesta (Italie)
 Segovia, Siguenza, Sagunto (Espagne)
 Segustera (Sisteron en 739)
 Segoncia (Sigonce en 1206)

A cette base pré-indo-européenne, SEG, reconnue aujourd'hui, Charles Rostaing (*Essai sur la toponymie de la Provence*) ajoute le suffixe UNTIA, prototype également pré-indo-européen, comme nombre de suffixes toponymiques français transmis par les Gaulois.

Quant au "*locus secundus*" (le second lieu) que proposait l'abbé Féraud pour expliquer l'étymologie de Sigonce, il est qualifié d'absurde par Rostaing.

Nous savons que toutes nos langues occidentales (hormis le basque, l'estonien, le finnois, le lapon, et le turc) sont appelées langues indo-européennes parce-qu'elles partagent une origine commune : "De l'Atlantique au golfe de Bengale, de l'Irlande à l'Inde" comme l'écrit le linguiste André Martinet (*Des steppes aux océans. L'indo-européen et les Indos-Européens*). Dans cet essai, Martinet a établi que les premières migrations d'Indo-Européens issus des steppes de l'Eurasie, sont venues se répandre par vagues successives sur plus d'un millénaire et demi (d' avant - 4000 à après -3000)

Sur place ces peuples ont rencontré des autochtones occupant les lieux et que l'on désigne comme les Pré-Indo-Européens. Leur langue, en cette fin du Néolithique, ne constitue pas un état de langue stable, c'est une reconstruction que les linguistes contemporains ont établie pour nous en restituer les bases sémantiques.

Dans leur essai (*Les noms de lieux et de personnes*) Baylon et Fabre écrivent: "C'est très probablement à ces premiers occupants qu'il faut attribuer notre résidu toponymique ... qui ne se laisse expliquer par aucune langue connue".

Cette archéologie des langues nous intéresse dans la mesure où toute la zone d'Oc, d'ouest en est, est concernée au premier chef par ce substrat pré-indo-européen sur lequel les nombreuses invasions indo-européennes et méditerranéennes des quatre millénaires suivants grefferont leurs propres racines.

On parle de "microtoponymie occitane" transmise par le provençal, attestant l'incomparable richesse historique et préhistorique des pays méditerranéens, terres de grande migrations dont l'apport culturel est de première importance au plan européen.

Les Céramiques

(Suite des articles parus dans les N° 7 et 8)

Techniques de préparation des céramiques

Deux principaux types d'argile sont utilisés :

Argiles kaoliniques ou siliceuses qui ont les mêmes propriétés réfractaires et sont utilisées pour la vaisselle destinée à la cuisson.

Les pâtes calcaires, non réfractaires, peuvent éclater au feu; elles sont réservées à la vaisselle de table.

Choix du lieu d'extraction : l'argile ne doit pas être trop "grasse" car trop argileuse, le fond se craquelle à la cuisson.

Le dégraissant est l'ossature interne; il lie les différents éléments entre eux, cela diminue le "trop gras" de certaines argiles, mais il est à doser précisément : s'il y en a trop il y a risque d'éclatement à la cuisson.

Pour "dégraisser" on ajoute à l'argile crue avant tournage (dans certain cas elle en comporte naturellement) quartz, mica, silice, éléments naturels, ou de la chamotte (argile cuite, concassée).

Pendant la Préhistoire, on ajoutait os ou végétaux, surtout dans un but cultuel.

A cette époque on montait les poteries au colombin, elles étaient ensuite lissées à la main au moyen d'objets divers.

Lexique sur le façonnage des céramiques

Argile : Roche tendre constituée de minéraux argileux (kaolin, montmorillonite, illite, etc.) et non argileux (mica, quartz) de moins de 2 microns, dont les caractéristiques sont la plasticité par hydratation et retrait et cohésion lors du séchage et de la cuisson.

Barbotine : revêtement argileux, liquide, épais, appliqué au pinceau large qui devient généralement blanc à la cuisson.

Colombin : long boudin de pâte formé à la main, utilisé pour monter les poteries en l'absence de tour. On distingue :

Les colombins entassés : à partir du fond d'un vase déjà constitué, on monte la paroi en disposant les boudins d'argile de mêmes dimensions étagés les uns sur les autres.

Les colombins en spirale : un seul boudin assez long est enroulé en le posant sur lui même, en spirale.

Le lissage est effectué à la main, au lissoir en bois, en os ou en cuir.

Dégraissants : microéléments organiques, végétaux (paille) ou minéraux (sables siliceux, coquillages ou calcaires pulvérisés, céramiques pilées), déjà présents ou ajoutés à l'argile, qui permettent d'éviter les fissures à la cuisson.

Email. Il se pose sur la poterie sèche que l'on plonge dans l'émail afin de le répartir uniformément en imprégnant la couche, devenue poreuse, de la surface.

Dolium. (*pluriel . dolia*) Jarres, conteneurs, de très grosse taille servant à stocker huile ou céréales. Les tessons se reconnaissent à leur grande épaisseur et à la grande quantité de gros grains de dégraissant.

Découverts dans nos champs il signalent une exploitation agricole antique.

Engobe : (*masc.*) Revêtement argileux d'une céramique, appliqué par trempage, au chiffon ou au pinceau qui reste poreux après la cuisson et peut être brillant après un polissage. Il est posé sur la poterie pas encore séchée pour obtenir le même effet de retrait au séchage.

Estampille : Signature du potier dans la pâte d'un moule ou sur celle du vase lui-même.

Façonnage : Technique de fabrication des céramiques : modelage, tournage, moulage, coulage.

Grésage : Vitrification des revêtements argileux par haute température (1050 degrés pour la sigillée), dépendant des minéraux présents dans les argiles et les rendant imperméables.

Lissage : Action de donner du brillant, du poli. Il se fait en milieu humide et a pour effet d'y faire rentrer les particules plus épaisses.

Modelage : C'est la plus ancienne technique attestée pour la confection des céramiques. modelage repoussé, au colombin, au tour lent.

Moulage : Procédé de fabrication de la céramique, connu depuis l'antiquité grecque consistant à comprimer l'argile sur la paroi interne d'un moule où est reproduit en négatif le décor à obtenir sur la surface externe de l'objet moulé.

Pour les sigillées, on les finit au tour pour ce qui concerne leur face interne.

Cette technique ne peut s'appliquer qu'aux "formes ouvertes". Sinon il faut mouler en deux parties et le moule est obligatoirement cassé pour dégager la pièce.

Pâte : Substance obtenue à partir de l'argile après addition d'eau, foulage, élimination des cailloux et fragments d'argile dure, avec si besoin, ajout d'un dégraissant.

Surmoulées : Se dit d'une copie élaborée dans un moule fabriqué à partir d'une poterie et non pas dans le moule original. Il s'ensuit de pertes de finesse et un empâtement des décors.

Terre cuite : Tout objet en argile qui, à une certaine température de cuisson, acquiert une forme irréversible.

Tour : Plate-forme circulaire, disposée horizontalement, mue au pied, à la main ou au bâton qui, par effet centrifuge, permet de monter l'argile.

Tour lent (ou tournette) : Plateau circulaire, fixé ou non sur un axe, utilisé pour faire pivoter la pièce et faciliter l'égalisation de sa surface.

Tournage : Technique de montage de la pâte des céramiques à l'aide d'un tour. Cela permet d'obtenir des parois très fines.

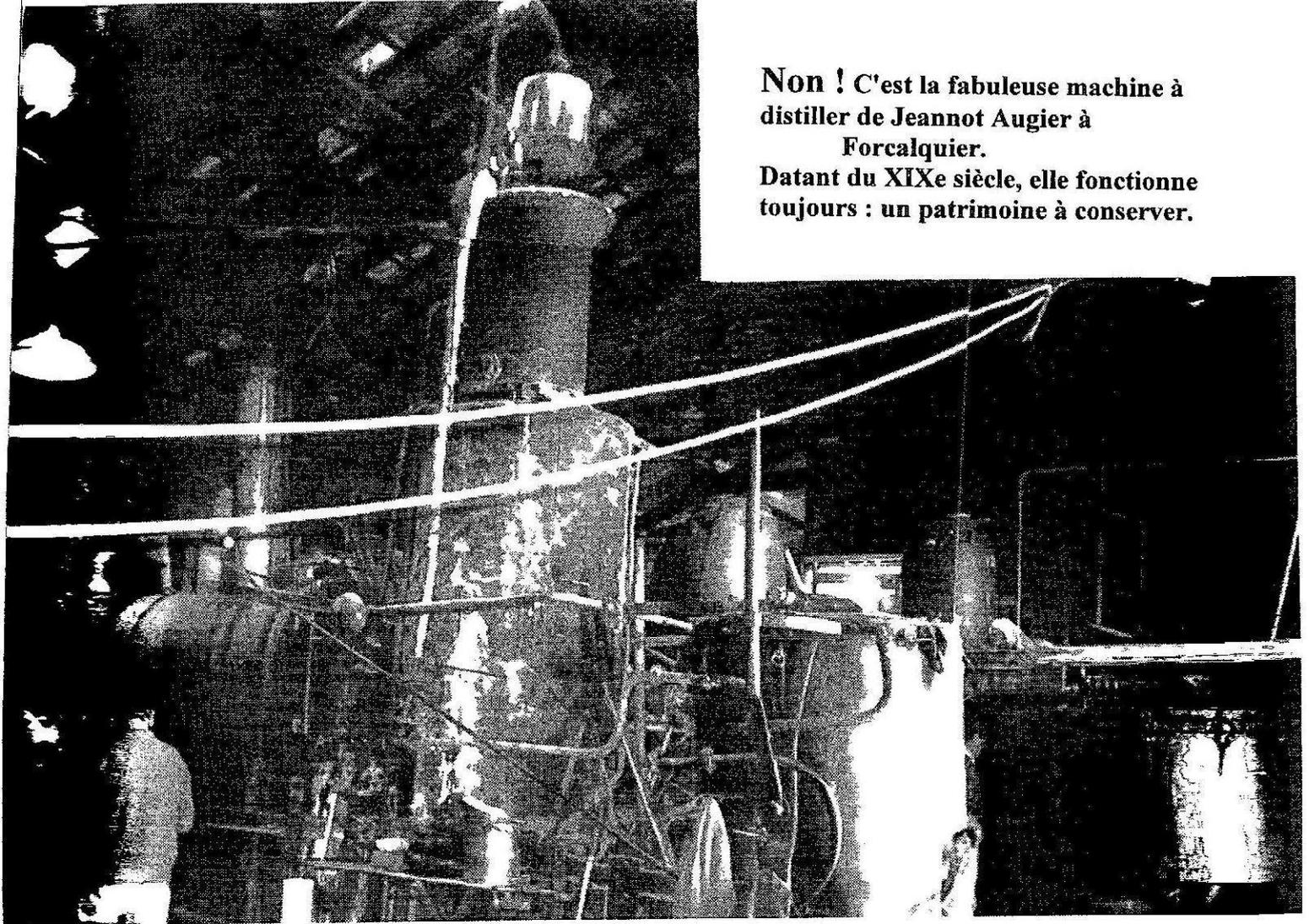
Vernis : Revêtement argileux d'une céramique ayant acquis une qualité d'étanchéité et de brillance par grésage (ou vitrification) à la cuisson.

à suivre

Une machine à remonter le temps ?

Non ! C'est la fabuleuse machine à distiller de Jeannot Augier à Forcalquier.

Datant du XIXe siècle, elle fonctionne toujours : un patrimoine à conserver.



Entretiens avec Monsieur Jeannot Augier, Mai et Novembre 2006 à sa distillerie, située derrière le bâtiment de la D.D.E. près du pont du Viou, à Forcalquier.

J.R.B. « Bonjour Monsieur Augier cette installation est extraordinaire, avec beaucoup de solutions techniques qui sont des astuces. Quelle est son histoire ? »

J.A. « C'est mon grand-père qui en 1883 a créé cette distillerie. Elle a plus de cent ans, cent vingt ans donc, et elle n'a pas changé depuis son origine; à part que, de temps en temps, on est obligé de changer les plaques de la chaudière, mais la chaudière elle-même a 144 tubes en cuivre qui sont d'origine. C'est une pièce de Musée ».



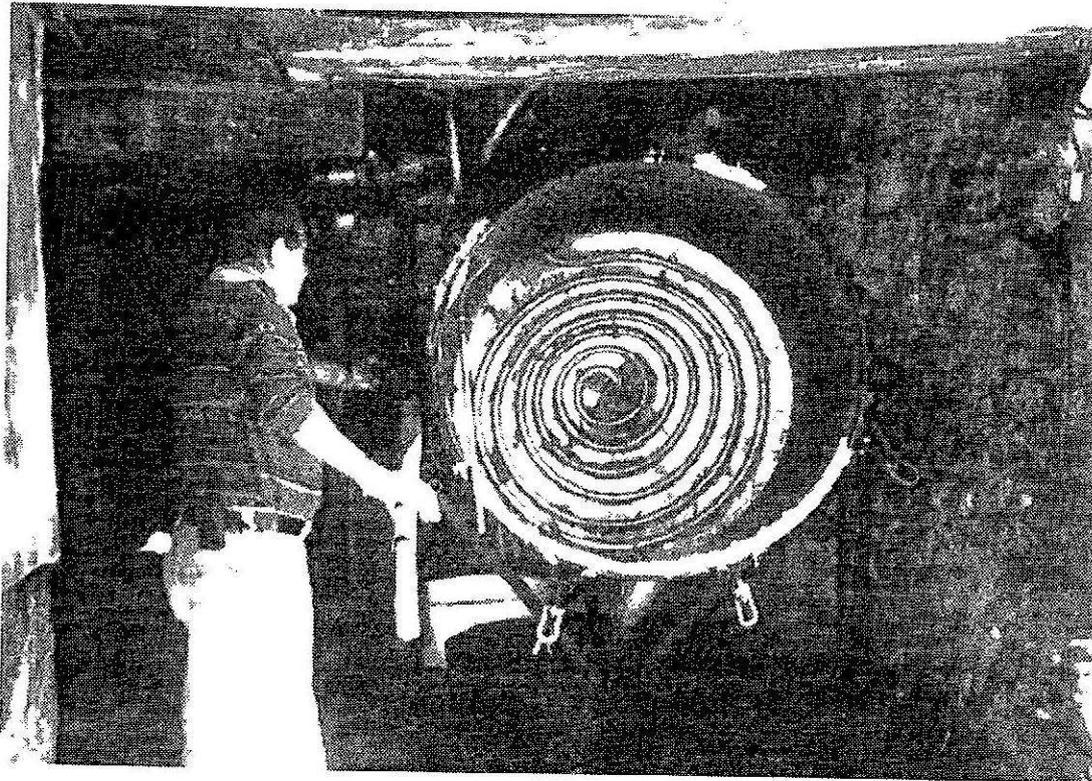
J.R.B. : « Monsieur Augier, pouvez vous nous décrire les appareils ? »

J.A. « A notre gauche il y a la chaudière pour produire de la vapeur, au milieu c'est un appareil à condenser, à notre droite il y a un ancien alambic qui n'est plus utilisé et au fond à droite un autre alambic actuellement en action et un rectificateur. On utilise la vapeur produite par la chaudière pour chauffer l'alambic en cuivre.

Au fond de l'alambic il y a un serpentin de chauffe qui représente 7 ou 8 m. de tuyaux cintrés dans lesquels la vapeur va passer et laisser ses calories. Un kilo de vapeur à un kilo de pression laisse 530 calories, ça va plus vite que de chauffer une marmite où l'on fait du feu dessous !

Alors, on met les matières à distiller dans l'alambic : le thym, la farigoule, l'armoise, on y ajoute de l'eau, à peu près ce qu'il nous faut comme eau pour la faire bouillir, c'est cette eau qui va se transformer en vapeur qu'on va ensuite condenser.

La vapeur on la rectifie, c'est le rectificateur qui s'occupe de cela, il trie les vapeurs fortes en alcool qui vont se condenser et les vapeurs faibles en alcool qui retournent se distiller à nouveau. Donc les alcools faibles on les distille une deuxième fois. »



L'alambic et son serpentin

J.R.B. « Pour qui distillez vous ? »

J.A. « On distille pour ceux qui ont le privilège des « bouilleurs de cru ». Les non-agriculteurs il faut qu'ils aient distillé au moins une fois avant 1953. Ce privilège n'est pas transmissible. Il fallait être agriculteur avant 1960 pour avoir le droit de bouilleur de cru et maintenant cela va s'arrêter en 2007. C'est à dire que maintenant tout récoltant de fruits, poires ou pommes même des fruits comme la framboise, le coing ont le droit de distiller à demi-tarif et sur 2 litres d'alcool obtenu à 50 ° ils doivent payer des taxes de l'ordre de soixante douze Euros aux douanes.

J.R.B. : « Monsieur Augier qu'êtes vous en train de faire ? »

J.A. : « En ce moment on travaille pour les « Distilleries de Provence » sur des herbes qu'ils ont fait macérer dans de l'alcool à 90 degrés. Ils retirent leur alcool et ils nous apportent le résidu de plantes à traiter pour retirer les alcools restants .

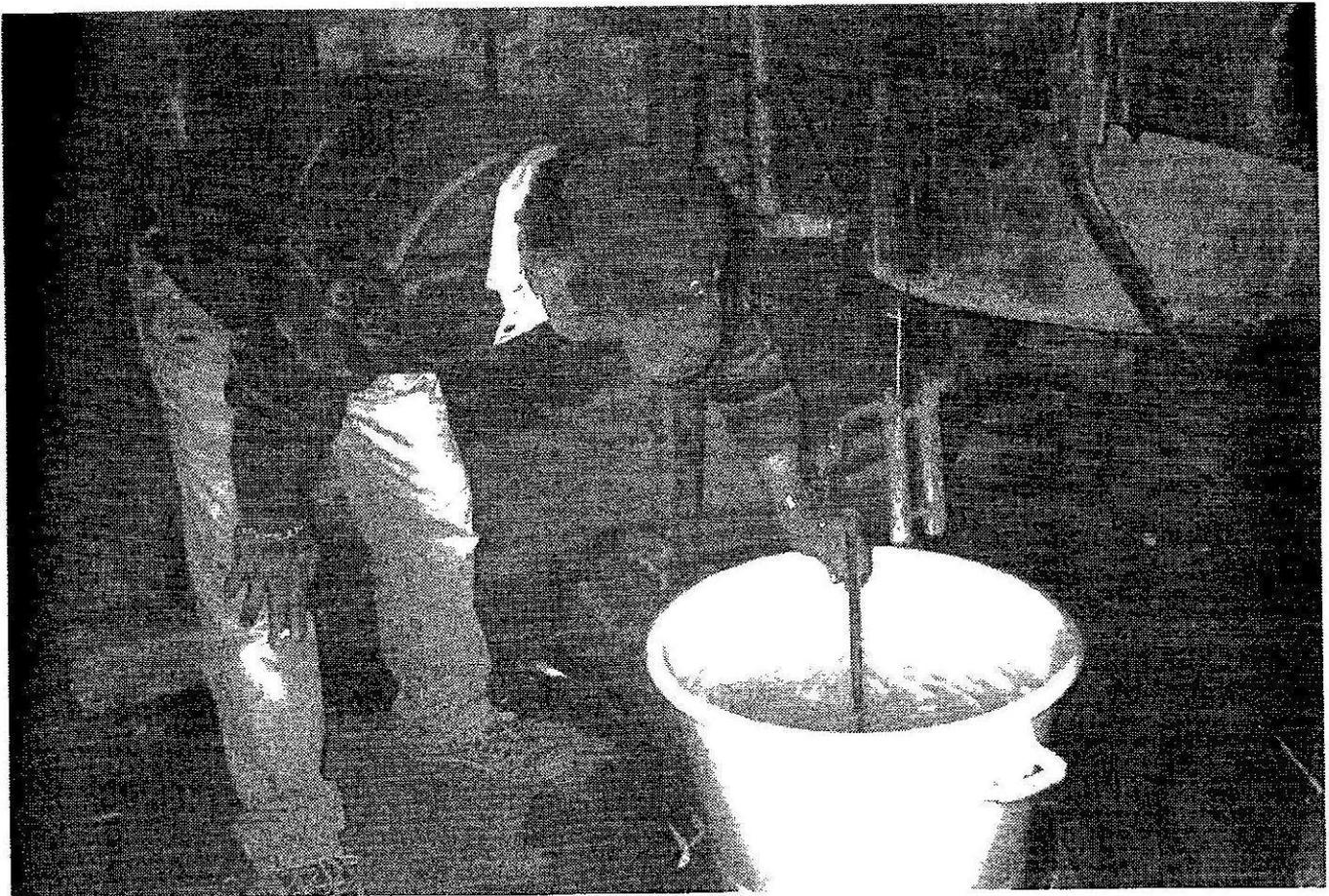
Ca c'est de l'armoise, cette plante est recherchée par le Pastis pour faire des infusions de plantes. Ils reçoivent des bales d'armoise sèche, ils les mettent dans de cuves de mille litres, remplies d'alcool à 90 ou 95 degrés, ils le laissent 14 jours au minimum, ils retirent cet alcool, et de ces plantes sèches qui sont imprégnées d'alcool, nous on récupère le distillat qui, en plus de l'alcool, a le goût de l'armoise et par sa distillation on renforce ce goût. Il y a un pourcentage qui rentre dans la fabrication du pastis local additionné avec toutes les arômes qu'ils ajoutent :canelle réglisse, fenouil et badiane, etc. La composition et le pourcentage, c'est leur secret !



Le chargement de l'alambic



Retrait des herbes de l'alambic et vérification du degré de l'alcool



J.R.B «Sur quels autres produits travaillez - vous ? »

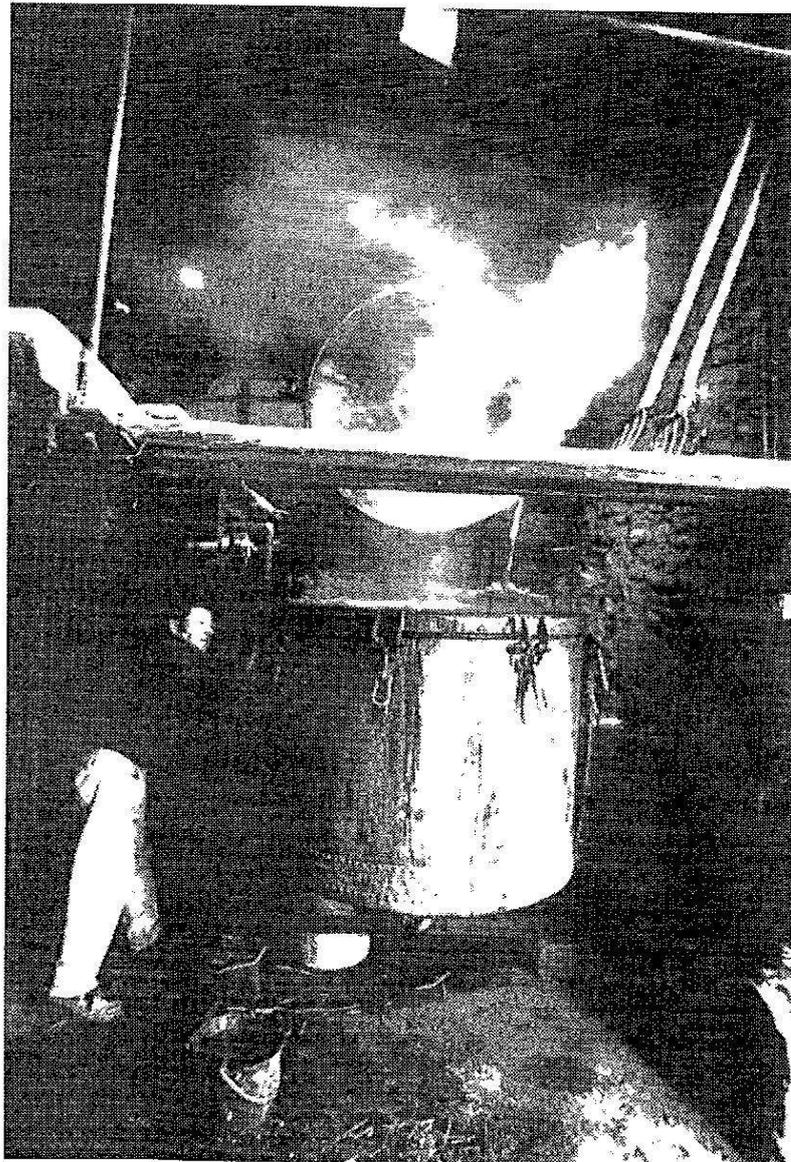
J.A. « Depuis 2 ou 3 ans, « Les Distilleries » ils achètent des poires, des Williams, après la récolte, ils stockent ces poires, ils les font mûrir au soleil jusqu'à ce que l'amidon soit transformé en glucose. Il faut plus qu'il y ait de vert. Ensuite ils les broient, et mettent des levures. Huit jours après, la fermentation est faite pour faire l'eau de vie de poire et ils nous apportent cette pâte fermentée à distiller : ça c'est une vrai distillation, obtenue après fermentation. »

Après ils ont acheté du marc de raisin au château de la Gagnière à Aix.

Le marc c'est ce qu'il reste après qu'on ait pressé les grappes pour la fabrication du vin. Et nous on le distille pour faire du « Marc de Provence », mais c'est plus compliqué : on distille deux fois, on ne prend que le « cœur ».

On procède comme cela : Sur la production du début, quand il commence à couler, on enlève 4 à 5 litres « de tête », c'est là où sont les acides. On les met de côté, et ensuite on prend « le cœur » et on abandonne aussi la fin de la distillation « la queue ».

Voyez la jauge nous montre 45 °, ça c'est le « cœur », on appelle ça : « le bon goût » et on continue. Ce qu'on a obtenu, la tête et la queue on les remet à chauffer et on recommence, de la même façon, on enlève la tête on prend le cœur et ainsi de suite... »



J.R.B. Vous m'avez aussi parlé du génépi, de quoi s'agit-il ? »

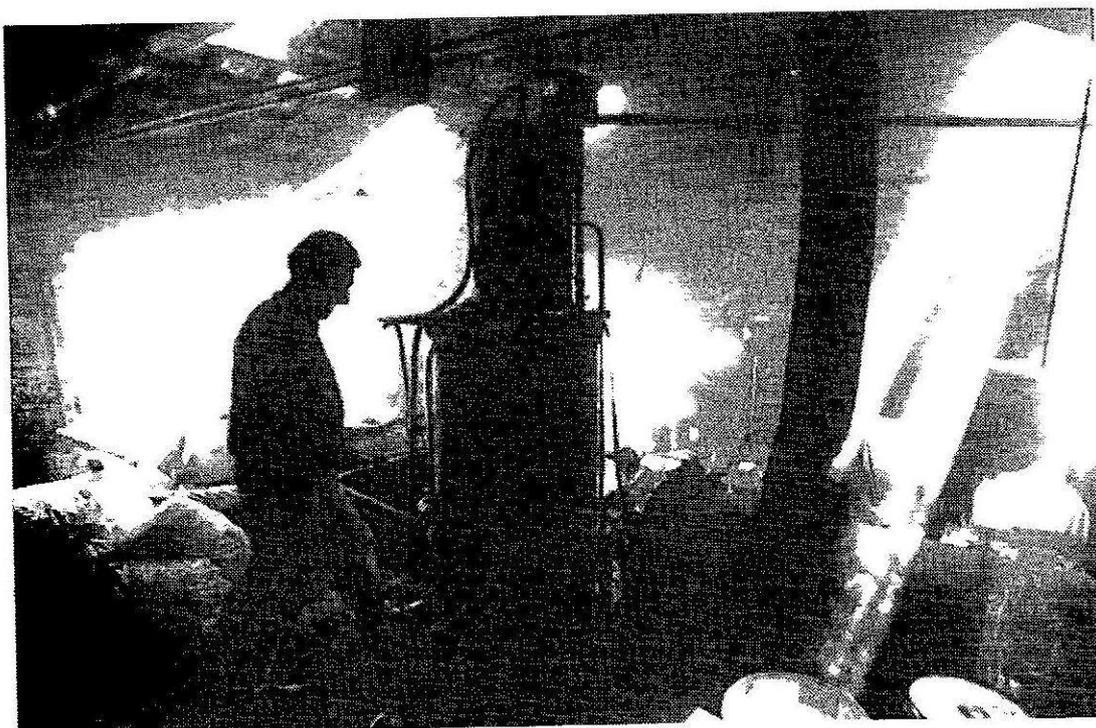
J.A. « Pour un de Barcelonnette on distille le génépi qu'il nous apporte. C'est une plante qui faut faire macérer. On la trouve à l'état sauvage, mais vous n'avez droit de ramasser que cent brins par personne. Mais lui, il cultive le génépi parce que le génépi ça vaut mille Euros du kilo. C'est petit comme plante, un peu comme le thym.

Il nous apporte le tout, dans l'alcool où il a macéré. On lui distille ce génépi qu'il vend sous l'étiquette « Eau de vie de Génépi des Alpes ». Il nous fait aussi distiller des poires, des framboises, des cerises ; l'année passée on a fait des cerises selon le même processus de fermentation . »

J.R.B. « Vous êtes un des rares qui continuent à distiller ? »

J.A. « Dans le département on n'est plus que deux, il y en a un à Entrevaux et moi, c'est la dernière année que je le fais. »

Ainsi Monsieur Augier va se retirer et abandonner cette activité de tradition familiale avec beaucoup de tristesse. Là encore, il serait souhaitable de sauver cette installation qui fourmille d'inventions additionnelles, imaginées au fur et à mesure que la nécessité de trouver une solution se présentait . C'est un exemple de l'ingéniosité de l'invention rurale tellement bien soulignée par Pierre Martel.



Bulletin de l'association "Patrimoine du Pays de Forcalquier" N°9, Novembre 2006

Remerciements à M. G. Barruol et à M. C. Ansaldi pour autorisations de reproductions de plan et de photos de l'église Saint-Martin, ainsi qu' à J. Quezel et E. Jeantet pour conseils.

Crédit photo: Pages 20,22,25, collections de M. Emile Portiglatti, Sigonce.

Pages 30, 32, 33 (haut), 34, 35. Collection photographique de M. Jean Augier. Forcalquier.

Autres (sauf mentions contraires) Jeanine Bourvéau / Patrimoine du Pays de Forcalquier.

PATRIMOINE DU PAYS DE FORCALQUIER

Ass. loi 1901. JO 04/50 17 janvier 1996 - Ass. d'intérêt général - Arrêté préfectoral / N° 2001-1191.

40 rue Marius Debout, 04300 Forcalquier. France.

Téléphone : 04 92 75 00 96 www.patrimoine-forcalquier.com

Créée en Janvier 1996 cette association de bénévoles s'est donné pour buts de veiller et d'aider à la conservation des éléments de notre patrimoine, qu'il s'agisse de sites ou d'objets archéologiques, d'objets d'art, de mobilier, de livres anciens, de monuments ou de constructions. Son territoire d'intérêt est le Pays de Forcalquier, avec une attention particulière pour le canton de Forcalquier.

L'action de l'association s'exerce dans différents domaines : Expositions, conférences, visites de sites, mise en valeur le patrimoine. Recherches et publications. Détection des éléments nécessitant une protection et alerte des services compétents. Inventaires du patrimoine rural ou inventaires photographiques.

Constituée de personnalités d'origines professionnelles complémentaires et diverses, profondément attachées à cette région, par naissance ou adoption. Elle est partenaire d'autres associations ayant les mêmes motivations ou objectifs au sein du "Groupement des associations de bénévoles du Patrimoine": le CLAPAS.

Publications : Tous les bulletins sont illustrés de dessins ou photos inédits .

Prix : Bulletins annuels N° 1 à 9 (1998 -2006) : 3 E. l'un. Album des n° 1 à 5 : 15 E.

N°1 - 1998 - Origines de Dauphin. Patrimoine des livres. Camps de concentration. Sénéchaussée de Forcalquier (1)

N°2 - 1999 - Mane et Châteauneuf. Sénéchaussée de Forcalquier (2). Principes de restauration. Sigonce : Château Bel Air. Forcalquier : L'hôtel d'Astier. Les oppida.

N°3 - 2000 - Lois sur l'Archéologie. Histoire contemporaine. Eglises de Mane. Château d'Oraison. Forcalquier : Maison aux Masques - Archives communales.

N°4 - 2001- Saint-Promasse à Forcalquier. Toponymie de Lincel. Eglises vers Noyers/Jabron. Edifices romans du pied de Lure.

N°5 - 2002- Toponymie Franco-provençale. Les "Beauregard". Sources sulfureuses de la Laye. Moulins de Dauphin. Niozelles : Saint-Alban.

N°6 - 2003 - Plaques de chancel de Limans. Forcalquier, sa mer, son lac. Deux mottes castrales au sud de Lure. Adret de Lure : notes historiques. Les églises du XIe.

N°7 - 2004 - Une éolienne. L'orgue de Forcalquier. Toponymie de Saint-Etienne. Chapelle St-Sébastien à Saint-Etienne. Le Seigneur de Lincel. Propos de Céramiques (1).

N°8 - 2005 - Forcalquier : - Ses sous-sols. Un ancien moulin à huile. L'église du St-Sépulcre. Clocher de La Brillanne. Castra en Pays de Forcalquier. Découverte du Pays d'Apt - Propos de céramiques (2).

Bulletins Spéciaux de l'exposition "Des Bas-Alpins dans la Tourmente"

Prix : Les 4 premiers, 4 E. par bulletin. N°8 d'Eugène Carrias : 15 E. (*Plus expédition*)

N°1 - Novembre 1998 - L'Usine de Saint-Auban - Les chasseurs Alpins.

N°2 - Novembre 1998 - L'Ambulance militaire de Forcalquier - Le Service de Santé aux Armées. L'Ouvroir de Forcalquier.

N°3 - Mai 1999 - Prisonniers français en Allemagne. Prisonniers allemands en France. Les réfugiés.

N°4 - Mai 1999 - La mobilisation - Le remplacement des hommes - Pénuries, rationnement, restrictions.

N° 8 - Novembre 1999 - Récit de guerre d'Eugène Carrias - Manuscrit inédit de 1918, 150 pages, plans, annexes, photos originales de 1914 par l'auteur.

Catalogue 2006 de l'exposition "Autour de l'An Mil en Pays de Forcalquier" reprenant les panneaux et le textes de l'exposition : 16 E + 2 E (*expédition*)

Toute reproduction interdite sans autorisation spéciale

Directeur de publication Jeanine Bourvéau

Déclaration légale du périodique N° 158 du 21/7/1998

Déclaration de ce Bulletin annuel N° 9 : novembre 2006

ISSN 1295-4985